

META

Atelier d'histoire et de projet pour l'éducation

Brève histoire d'une conception du métier et de la formation professionnelle : le compagnonnage et l'apprentissage

Francis Tilman

▪ Un discours nostalgique sur une formation mythique	2
▪ L'organisation sociale du compagnonnage	2
▪ Des sources rares	3
▪ Une origine légendaire	3
▪ L'origine ancienne des compagnonnages	5
▪ L'apogée du compagnonnage	8
▪ Le « Tour de France »	9
▪ Le cœur du savoir	11
▪ Le système de valeurs du compagnonnage	13
▪ L'apprentissage	15
▪ Le chef d'œuvre	18
▪ L'avènement d'un autre monde	
▪ Les traces du compagnonnage aujourd'hui	21
▪ Trois modèles de formation professionnelle pour trois sociétés de travail	27
▪ Modèles de formation pour trois sociétés de travail (Tableau)	29
▪ Ouvrages cités	30

Un discours nostalgique sur une formation mythique

L'image de l'apprentissage, comme mode de formation professionnelle issu du compagnonnage, est assez floue et revêt souvent un caractère mythique. L'apprentissage n'est-il pas, pour certains, la formation professionnelle idéale dont ils parlent avec une note de nostalgie, car elle serait hélas révolue ? Au fil du temps, l'acquisition du métier sur le terrain même du travail, définition la plus générale de l'apprentissage, aurait été abandonnée au profit d'un enseignement inscrit dans la forme scolaire. Ce dernier n'atteindrait pas la qualité, ni la puissance formatrice de son illustre ancêtre ? Si l'on suit ces nostalgiques, ne faudrait-il pas actualiser cette forme ancienne pour dépasser les limites constatées dans l'enseignement technique et professionnel d'aujourd'hui ?

Il est d'autant plus facile de fantasmer sur l'apprentissage que la réalité de celui-ci est méconnue. Cette méconnaissance est compréhensible car le compagnonnage n'est plus aujourd'hui qu'une organisation sociale modeste. Les conjectures qu'il suscite tiennent surtout au fait que les communautés de compagnons ont entouré leur existence de mystère, tout au long de leur histoire, en pratiquant le *Secret* et en se constituant volontairement en monde séparé. Ce caractère mystérieux, voire ésotérique, confère au compagnonnage une aura de prestige. Plus encore, c'est le savoir tenu secret et communiqué aux seuls initiés qui conférerait à ces derniers les compétences supérieures expliquant leur savoir-faire exceptionnel. L'apprentissage, c'est-à-dire la formation professionnelle qui conduit à l'état de compagnon, devient alors le parcours initiatique pour l'accès à cette maîtrise professionnelle et le modèle idéal de la formation au métier.

Mais qu'en est-il réellement du compagnonnage et plus précisément, de l'apprentissage compagnonnique ? Si l'on veut réactiver ce modèle, ne faudrait-il pas s'interroger sur son contenu, au-delà des discours merveilleux et admiratifs tenus à son propos ? Comment tirer parti de cette expérience historique, sans en mieux connaître la spécificité ? Comment juger de sa pertinence pour aujourd'hui et des aménagements à y apporter qui tiennent compte du contexte actuel, si on n'est pas capable d'en dessiner le prototype ?

Même sans envisager une reprise ou une actualisation de l'apprentissage compagnonnique, une autre raison nous pousse à nous y intéresser. En effet, on peut avancer l'hypothèse que ce modèle, issu de l'artisanat médiéval, a influencé directement ou indirectement, dans un passé plus récent, diverses pratiques de formation professionnelle, spécialement la formation sur le tas dans l'industrie. Pour déterminer dans quelle mesure tel est bien le cas, il nous faut, ici aussi, être plus au clair sur les caractéristiques de l'apprentissage ancien.

Cette clarification nous permettra également de mieux apprécier en quoi la formation professionnelle de l'enseignement technique et professionnel lui-même, dont la mise en place remonte à la deuxième moitié du 19^e siècle, est en continuité ou en rupture avec le mode traditionnel d'apprentissage.

Enfin, une meilleure connaissance de l'apprentissage compagnonnique nous aidera à préciser en quoi l'apprentissage pratiqué aujourd'hui dans la formation des « classes moyennes » ou dans la formation en alternance est lui aussi en continuité ou en rupture avec sa référence historique.

L'organisation sociale du compagnonnage

Pour comprendre l'apprentissage ancien, il faut donc d'abord comprendre l'organisation sociale dans laquelle il s'inscrit, celle qui l'a élaboré, produit et transmis des siècles durant et dont il constitue un élément-clé de l'existence même, ainsi que de la pérennité : le compagnonnage¹.

Nous envisagerons le compagnonnage et l'apprentissage en France. On sait que des associations similaires existent en

¹ Les lignes qui suivent trouvent leur inspiration dans les travaux suivants : P. Barret et J.N. Gurgand, *Ils voyageaient la France. Vie et traditions des Compagnons du Tour de France au 19^e siècle*, Hachette, 1980 ; J.P. Bayard, *Le compagnonnage en France*, Payot, 1977 (1^{ère} édition) ; E. Coornaert, *Les compagnonnages en France, du Moyen Âge à nos jours*, Les Éditions ouvrières, 1966 ; B. De Castéra, *Le compagnonnage*, PUF, 1988 (1^{ère} édition) ; A. Guédez, *Compagnonnage et apprentissage*, PUF, 1994 ; C. Hautin et D. Billier, *Être compagnon*, PUF, 2000 ; E. Martin-Saint-Léon, *Le Compagnonnage, son histoire, ses coutumes, ses règlements et ses rites*, Paris, Armand Colin, 1977, (1^{ère} éd. 1901).

Allemagne et en Angleterre mais nous ne disposons pas, pour l'heure, de travaux les concernant.

Quant à la situation en Belgique, elle est aussi peu connue, par manque de recherches à son sujet. Nous savons que le compagnonnage y était exercé et que le Trait (constituant le mode de formalisation et la clé de voûte du savoir technique du compagnon - voir plus loin) y a été pratiqué. Aujourd'hui, les compagnons du Devoir de chez nous se rattachent à la tradition française et de jeunes apprentis belges réalisent leur Tour de France (voir plus loin). Nous pensons donc qu'il est légitime de nous intéresser à l'apprentissage compagnonnique en France, car ce serait ce modèle-là qui servirait de référence en Belgique aussi.

Des sources rares

La connaissance historique des différentes sociétés de compagnons est incertaine jusqu'à la Renaissance. Ceci s'explique par la faiblesse de sources directes. Le compagnonnage a laissé très peu d'archives. Il faut savoir que, jusqu'aux 18^e – 19^e siècles, les compagnons étaient illettrés (ce qui ne veut pas dire qu'ils ne possédaient pas un large savoir). Ils ne conservaient donc pas d'archives ou le moins possible². Celles qu'on a retrouvées contiennent surtout des comptes. Une autre raison à cette absence d'archives est le secret dont les compagnonnages se sont systématiquement et efficacement entourés. Ils conservaient donc le moins possible de traces de ce qui aurait pu permettre de les pénétrer. Ils se protégeaient en privilégiant la transmission orale réservée à des apprentis soigneusement sélectionnés. Il n'existe donc que peu d'accès direct à des documents qui permettraient de reconstituer clairement et facilement l'histoire du compagnonnage.

Il existe cependant un mode d'accès direct à l'expérience des compagnons à travers des témoignages (mémoires) et d'autres

écrits défendant le compagnonnage³. Cependant, ces textes datent en majorité du 19^e siècle et demandent une grande prudence et un travail délicat de critique historique pour en retirer des informations pour les périodes antérieures.

Une dernière source est, elle, indirecte. Elle provient de documents administratifs et juridiques. Les compagnons ont toujours eu maille à partir avec les diverses autorités (ecclésiastiques, communales, etc.), ainsi qu'avec la justice. Ces dernières ont pris des mesures, décrets et sentences à leur égard, en justifiant leur décision par la dénonciation de certains comportements ou pratiques compagnonniques⁴. On peut ainsi reconstituer certains agissements des compagnons, ainsi que des usages de leurs *Confréries*, en les déduisant des oppositions qu'ils ont rencontrées dans divers milieux et des accusations dont ils furent l'objet.

Une origine légendaire

Il est symptomatique que la connaissance de l'origine du compagnonnage n'est accessible que par la légende. Celle-ci établit leur fondation à l'occasion de la réalisation du Temple de Salomon, faisant de ce dernier le premier maître d'œuvre. Son architecte principal était Hiram. C'est lui qui détenait le savoir suprême de l'art de construire. Il fut tué par certains de ses artisans ambitieux, pour ne pas avoir voulu leur livrer ses secrets parce qu'ils n'en étaient pas dignes. Parmi les disciples d'Hiram, il y eut le Gaulois Maître Jacques, considéré comme le deuxième fondateur de la lignée compagnonnique. Le troisième, Soubise, ancien compagnon de Maître Jacques, aurait accompagné celui-ci dans son voyage à Jérusalem, aurait été son associé, mais se serait disputé avec lui devenant un concurrent, voire un adversaire.

³ On pense, par exemple, au livre emblématique d'A. Perdiguier, *Mémoire d'un Compagnon*, Union générale d'édition/Plon/10-18, 1964, ainsi qu'à ses autres écrits. À partir du 19^e siècle, ce type de témoignages devient plus nombreux.

⁴ On peut se faire une idée de ce type de source en consultant, par exemple, les Archives municipales de Nantes relatives au compagnonnage, textes retranscrits par O. Ménard, *Le compagnonnage et la police de Nantes (1732-1768)*, publiées par le Centre d'Histoire du Droit de l'Université Rennes I, accessibles sur le site www.chd.univ-rennes1.fr/Sources/MenardCompagnonnageNantes.htm.

² Certaines sociétés de compagnons détruisaient même chaque année leurs archives de peur qu'elles soient utilisées par la police pour retrouver des compagnons poursuivis par la police. (Voir plus loin)

De ces prestigieux ancêtres seraient nées les trois principales branches (dites aussi *Rites*) du compagnonnage, à savoir Les Enfants de Salomon, Les Enfants de Maître Jacques, Les Enfants du Père Soubise.

Les légendes concernant la vie de Maître Jacques en font un décalque de la vie de Jésus de Nazareth : il comptait 12 disciples principaux, dut éviter les embûches et les pièges que lui tendirent les disciples de Soubise, adversaires farouches. Il fut trahi par un baiser donné par un de ses disciples qui amena avec lui une troupe armée. Ces truands l'exécutèrent de 5 coups de poignard. Il mourut en pardonnant à ses ennemis...

Dans une autre version plus récente, qui se voudrait plus réaliste et plus positive, Maître Jacques serait le maître d'œuvre des Templiers, grands bâtisseurs, tandis que les Enfants de Soubise, devenus entre temps Enfants du Père Soubise, seraient les descendants spirituels et professionnels du bénédictin Père Soubise, architecte de nombreuses églises⁵.

D'autres variantes existent à propos des origines des différentes branches du compagnonnage. Elles ont toutes en commun d'être extravagantes et inconsistantes sur le plan historique. Autrement dit, nous sommes en présence d'une mythologie, c'est-à-dire d'un grand récit fondateur, dont les personnages prestigieux surpassent les humains ordinaires et servent de modèles à ceux-ci. Leur conduite et leur personnalité, idéales et hors du commun, doivent inspirer les comportements de leurs descendants.

Il est intéressant de remarquer que, jusqu'au milieu du 19^e siècle, les compagnons semblaient croire à ces fondements légendaires.

Il est difficile de faire la différence entre les mythes eux-mêmes et la croyance qu'en ont les individus qui les racontent⁶. Sans doute, si la narration des mythes est vivante, ceux qui les récitent comme ceux qui les écoutent semblent y croire, du moins par moments, quand les my-

thes apparaissent remplir une fonction non assumée autrement. Comme le rappelle Paul Veyne, les individus peuvent avoir plusieurs niveaux de référence distincts et simultanés, et utiliser le registre interprétatif qui convient le mieux à la situation à laquelle il leur faut donner sens. Il est certain, en tout cas, que tout au long de leur existence sociale et ce, jusqu'au milieu du 19^e siècle, les compagnons ont répété ces chroniques fondatrices et les ont présentées comme véridiques. Le rationalisme des Lumières, qui a touché indirectement les plus ouverts des compagnons, est venu semer le doute dans l'esprit de certains qui ont gardé les récits fondateurs, tout en leur reconnaissant alors, sans doute, une dimension légendaire.

En d'autres termes, le compagnonnage est inscrit dans un imaginaire puissant, apportant une légitimité aux diverses sociétés qui se réclamaient des grands précurseurs. Cet imaginaire leur procura une fierté et une assurance, conférées par l'ancienneté de leurs origines et par le caractère sacré de celles-ci. Le compagnonnage trouva son fondement dans la construction de cet édifice emblématique pour la chrétienté, le Temple de Salomon⁷, ouvrage majeur érigé à la gloire de l'Éternel. Grâce à ces récits mythiques, les métiers des compagnons devenaient eux-mêmes sacrés puisqu'ils étaient les instruments d'édification d'une œuvre de portée transcendante.

L'origine légendaire fonda aussi, du moins en partie, les rituels qui structuraient toutes les activités sociales de la vie des compagnons⁸. L'ensemble de leurs activités était en effet revêtu d'une dimension religieuse.

Les récits légendaires des origines permettent aussi d'expliquer la division des compagnons en trois rites concurrents, souvent traduite dans des querelles et des rixes pouvant être très violentes. De plus, l'origine mythique et sacrée du compagnonnage justifie le fait que les communautés compagnonniques ont toujours estimé ne pas être

⁵ Cette légende est peut-être la trace des relations qui unirent le monde des artisans et celui des moines bénédictins, dont nous parlerons plus tard.

⁶ Voir sur cette thématique, le livre désormais classique de P. Veyne : *Les Grecs ont-ils cru en leurs mythes ?*, Seuil, 1983.

⁷ La Bible, dans le Livre des Rois, donne des indications de cette édification, entre autres relatives au nombre de travailleurs occupés à cette grande œuvre.

⁸ Ces rituels empruntent aussi à la liturgie catholique (voir plus loin).

tenues par les injonctions et les décisions des autorités, tant religieuses que civiles. Les sociétés de compagnonnage se considéraient, en effet, au-dessus des lois ordinaires, ayant leur propre éthique et leur propre réglementation et donc, leurs propres tribunaux.

Cette mythologie justifie encore le rôle fondamental de la transmission, tant sur le plan technique que pour la perpétuation des communautés. Si les compagnons étaient de si habiles artisans, c'est qu'ils avaient reçu en héritage le génial savoir-faire des grands ancêtres, parvenu jusqu'à eux grâce à une transmission orale sans faille. Les contemporains se devaient, à leur tour, d'assurer le relais de ce savoir pour les nouvelles générations. La chaîne ne pouvait être interrompue.

Cet imaginaire plane enfin sur la formation, car en entrant dans une société de compagnonnage, l'apprenti endossait la noblesse, les exigences et les charges, incombant aux compagnons du *Devoir*⁹.

A l'origine, le « Devoir » désigne les différentes sociétés de métiers des compa-

gnons qui se disaient les disciples de Maître Jacques. Le terme fut étendu aux compagnons se définissant comme les Enfants du Père Soubise. Quant aux Enfants de Salomon, ils prirent le titre de compagnons du *Devoir de Liberté*. Mais le mot revêt encore une portée symbolique car être compagnon, c'est aussi exercer son métier selon certaines règles (et rituels) qui s'imposent comme des « devoirs ». L'expression *compagnonique se mettre en devoir* signifie respecter toutes les prescriptions qui organisent la vie communautaire et les règles qui ordonnent les activités et les relations entre les compagnons.

Être apprenti, c'est donc s'inscrire dans une lignée et entrer dans une culture faite de mythologie, de valeurs, de règles, de savoirs, d'une langue codée, qui font de lui un être à part. L'apprenti vise à appartenir à une aristocratie du travail dont il doit se montrer digne. En échange, il sera l'héritier de la tradition. Il recevra en héritage les savoirs et les savoir-faire que les anciens ont recueillis et développés au fil du temps. Quand il aura fait la preuve de sa maîtrise, il devra à son tour transmettre cet héritage à de nouveaux Aspirants. Ainsi perdurera le génie des Anciens.

L'origine ancienne des compagnonnages

Dans l'Antiquité

Les communautés d'artisans sont bien antérieures aux sociétés de compagnons du Moyen Âge. De ces associations qui précèdent le compagnonnage, nous ne retiendrons que quelques éléments qui nous permettront de comprendre l'origine de certaines pratiques compagnonniques, tout autant que certaines de leurs spécificités en rupture avec les mœurs des sociétés qui les ont précédées.

Les communautés de travailleurs existaient dans la plus haute Antiquité. Ainsi, par exemple, on a pu retrouver des villages d'artisans dans les environs des pyramides égyptiennes. Des communautés d'artisans, les « hétaires », avaient pignon sur rue, en Grèce. Quant aux Collèges d'artisans à Rome¹⁰, leur présence instituée est attestée au

⁹ Quelques précisions de vocabulaire. Le terme compagnonnage apparaît tardivement. D'après certains historiens, seulement en 1719. Au Moyen Âge, on parlait de Devoir (voir la définition dans le texte), de Compagnons du Devoir pour les travailleurs appartenant au même Devoir, puis de Sociétés du Devoir pour le regroupement des artisans qui se disent soit Enfants de Salomon, soit Enfants de Maître Jacques, soit Enfants du Père Soubise. Comme ces compagnons pratiquent de nombreux rites, qui fondent entre autres leur identité, le terme Rite est également utilisé pour parler des Devoirs. Il y a donc trois Rites correspondant aux trois Devoirs. Le terme médiéval de Confrérie, regroupant des Frères (travailleurs d'un même métier), indique plus largement une association créée dans un but d'entraide dans un esprit professionnel. Ce vocable devient cependant synonyme d'un regroupement de compagnons d'un même métier. L'expression de Société de compagnons et le vocable Fraternité ont le même sens que celui de Confrérie. Nous utiliserons également le terme d'obédience pour parler d'un Devoir ou d'un Rite et de communauté pour parler de Société de compagnons ou de Confréries. Signalons enfin que les Devoirs, regroupant tous les travailleurs se plaçant dans la lignée d'un des trois fondateurs, se subdivisent en métiers qui prennent des sobriquets identitaires, comme les Loups, les Gavots, les Indiens, les Drills ou encore les Chiens. Pour ne pas simplifier les choses, certains de ces mots, qui se retrouvent dans les différentes obédiences, ne couvrent pas nécessairement les mêmes métiers selon le Rite.

¹⁰ Les informations qui suivent sont reprises à E. Martin Saint-Léon, *Histoire des corporations et des métiers, depuis l'origine jusqu'à leur suppression en 1791*, Librairie Felix Alcan, 1922 (3^e édition), p. 1-34.

3^e siècle avant Jésus-Christ. Un texte de Plutarque nous indique que la reconnaissance publique des Collèges d'artisans avait pour but de lutter contre l'antagonisme de classes, en divisant le peuple en « petites parties » autour des métiers. Il paraissait judicieux de donner une identité à celles-ci pour favoriser un sentiment d'appartenance et éviter ainsi une conscience de classe plus large.

Certains Collèges donnaient accès à la vie publique et permettaient de participer aux élections. C'étaient ceux des forgerons, des menuisiers, des joueurs de flûtes et de trompes. Il s'agit de métiers qui accompagnaient les armées dans leurs déplacements et dont le savoir-faire était constamment sollicité.

Durant l'Empire, on distingue les Collèges publics, regroupant les métiers nécessaires à la subsistance du peuple (boulangers, charcutiers, mais aussi les naviculaires, ces marins qui transportaient le blé du port d'Ostie jusqu'à Rome) et les Collèges privés (banquiers, travailleurs du bois, ouvriers de la pierre et du marbre, marchands de vin, potiers, etc.). Les Collèges publics disposaient d'un statut, reconnu par la loi.

Les Collèges firent l'objet d'une attitude politique contradictoire. Régulièrement encouragés, ils ont tout aussi régulièrement été dissous. Ces associations donnaient lieu à des rencontres et à des activités jugées sinon séditeuses, du moins en partie occultes et donc difficilement contrôlables. Le souci de les contrôler fut permanent, de la part des autorités publiques.

La culture romaine était pétrie de mépris pour le travail manuel, réservé aux basses classes et aux esclaves. Il n'est donc pas étonnant d'observer les sévères conditions faites aux artisans. Ainsi, chaque travailleur était rivé à son métier, sa vie durant. La charge était héréditaire et l'autorité publique désignait un successeur si la filiation directe n'était plus assurée. Ces travailleurs étaient méprisés et leur déconsidération différait à peine de celle accordée à leurs esclaves.

Parmi les éléments caractéristiques de l'organisation sociale des Collèges d'artisans, citons la perception d'une cotisation. Celle-ci servait à assurer une certaine solidarité sous forme d'assistance aux membres, en cas de grave difficulté. Elle permettait surtout d'organiser,

pour le membre décédé, des obsèques honorables, suivant tous les rites requis. Un enterrement digne et religieux représentait une condition pour la paix de l'âme du défunt.

Les Collèges disposaient d'une maison de métier où les artisans se réunissaient régulièrement. Ils s'y retrouvaient pour des repas et des libations et également, pour effectuer les sacrifices aux dieux tutélaires. Tout comme les familles romaines avaient leurs dieux domestiques, les Collèges avaient leurs dieux bienfaiteurs auxquels hommage était rendu par de nombreux rituels. Les Collèges étaient donc aussi des communautés de culte.

L'installation des Romains en Gaule, après sa conquête, entraîna une romanisation rapide de celle-ci. La culture latine submergea en grande partie la culture locale. Cette colonisation culturelle se diffusa à partir des villes, spécialement des villes du Midi, qui furent les premières à adopter une organisation et un style de vie inspirés directement de la capitale de l'Empire. Suivant la voie de cette romanisation et constituant même un instrument de celle-ci, les hommes de métiers émigrèrent en Gaule où leur savoir-faire trouva à s'exprimer.

En résumé, l'Antiquité connut les communautés d'artisans, organisées par métier, isolées socialement, disposant d'une maison commune où les travailleurs se réunissaient pour célébrer des fêtes et des rituels propres, pratiquant une certaine solidarité entre membres. Cette organisation sociale relativement autonome et confidentielle suscita toujours la méfiance de la part des autorités qui adoptèrent une politique ambivalente à son égard, faite à la fois de soutiens et d'interdictions. Nous retrouverons ces caractéristiques dans les sociétés de compagnons. Par contre, les sociétés de compagnons seront en rupture totale avec la transmission héréditaire du métier. Au contraire, dans leur cas, l'adhésion à la Confrérie sera le résultat d'un choix volontaire, dont la motivation sera durement testée. Dans le même esprit, la culture compagnonnique sera marquée par le nomadisme, principe et pratique à l'opposé de la loi d'airain qui rivait l'artisan à son métier et à son quartier. Ces nouvelles caractéristiques tiennent aussi à une attitude différente vis-à-vis du travail manuel qu'apportera le compagnonnage.

Autour des abbayes

Dans nos régions, la trace des communautés d'artisans se perd au cours du haut Moyen Âge. L'effacement de ces sociétés est sans doute dû à l'affaiblissement de l'Empire romain et au déclin des villes. Avec la dislocation de l'Empire, nous pouvons penser que les artisans se regroupèrent autour des monastères, les principaux édifices de cette époque, dont la construction de longue haleine et les techniques de production mises au point par les moines exigeaient une main d'œuvre qualifiée. Les artisans pouvaient travailler aussi à des ouvrages civils, comme la construction de ponts, de châteaux, de grottes, etc.

Est-ce de cette proximité des abbayes qu'ils tirent une partie de leur organisation sociale rappelant la vie conventuelle ? Est-ce la vision, voire la participation aux liturgies monastiques, qui leur inspira leurs rituels aux connotations clairement religieuses ?

La vie des compagnons est jalonnée de rites, dont certains trouvent à l'évidence des équivalents dans les pratiques monastiques. Ces rites accompagnent la progression et l'avancement dans la Fraternité. Il s'agit, par exemple, de l'*Adoption* ou cérémonie par laquelle le jeune candidat devient *Aspirant* ; de la *Finition* ou cérémonie qui marque la dernière étape dans la formation d'un compagnon. À l'occasion du Tour de France se pratiquent l'*Entrée* ou *Montée en chambre*, cérémonie pour l'accueil d'un arrivant ; la *Conduite en règle*, défilés, processions et cérémonies pratiqués lors du départ d'un *Partant*. Dans la vie de tous les jours s'exécutent l'*Accolade*, étreinte fraternelle ; la *Guillemette*, gestes rituels exécutés lors des rencontres ; les *Hurlements*, langage déformé pour ne pas être compris des profanes ; le *Topage*, conversation et gestuelle codées lors de rencontres. Certains rites sont réservés à des événements graves, comme la *Chaîne d'alliance* lors des enterrements¹¹.

¹¹ Les rites s'imposent jusque dans la façon de se regarder, de se tenir, de marcher, de saluer, de remercier, de prendre un verre, de boire, de porter la cane, de prendre la main d'un Frère, etc.

On peut reconnaître la place prise par le rituel religieux chez les compagnons, dans les condamnations prononcées par les théologiens et les évêques à l'égard de leurs sociétés. Certains compagnons connurent même l'excommunication. La plus retentissante de ces condamnations fut la Sentence de La Sorbonne, en 1655, qui reprocha aux compagnonnages leur impiété, c'est-à-dire selon leurs accusateurs, leurs pratiques rituelles qui pasticheraient les rites chrétiens et les tourneraient en ridicule¹². Ces pratiques seraient d'autant plus condamnables que certaines étaient associées à de généreuses libations, trahies par leur vocabulaire (*Boire en règle*, c'est-à-dire trinquer selon les rites ; *Arrosage*, veillée où l'on chante et boit en l'honneur des Partants, ...).

La culture monastique bénédictine a représenté une révolution culturelle quant à la conception du travail manuel. Honni dans l'Antiquité romaine et réservé aux êtres inférieurs, le travail manuel s'est vu sacralisé par Saint Benoît et placé quasiment sur le même pied que la prière (« ora et labora »). Cette sanctification du travail sera transmise par la tradition bénédictine et régulièrement réaffirmée par les réformateurs de l'Ordre. On peut légitimement penser que cette revalorisation des œuvres manuelles au service du divin (le beau et le bon) a rejailli aussi sur les artisans qui furent les proches associés des moines constructeurs. On peut sans doute trouver là, à côté des mythes fondateurs, une autre source de l'intense valorisation dont le travail manuel a bénéficié auprès des compagnons et de leur immense fierté de participer par là à l'édification d'ouvrages touchant le divin (voir plus loin).

Même s'ils se fixèrent en communautés de métiers autour des monastères, les artisans qualifiés furent aussi des itinérants, à la recherche de travail quand un chantier se terminait ou était provisoirement suspendu, par manque d'argent. Si certains s'établirent dans les bourgades implan-

¹² Parmi les rituels pratiqués, les compagnons, dont l'étymologie signifie ceux qui partagent le même pain, divisent et distribuent le pain et le vin en invoquant le nom du Christ ou une autre expression « sacrée ». L'Église ne pouvait que condamner comme hérétique, cette pratique dont la similitude avec la Cène et la communion est évidente.

tées à proximité des places fortes, un grand nombre voyageaient régulièrement sur les routes, en quête de travail. Cette pratique de sillonner le pays est devenu un trait caractéristique de leur culture et une dimension constitutive de leur formation, le Tour de France¹³.

L'apogée du compagnonnage

Le temps des cathédrales

L'importance des compagnons croît avec le développement des villes et l'érection de gigantesques ouvrages, les cathédrales. Tailleurs de pierre, maçons et charpentiers y jouèrent un rôle fondamental et leur prestige déjà ancien grandit encore, en proportion de l'importance de leur savoir-faire qui s'avérait décisif pour l'édification de ces demeures sacrées. Dans leur sillage, évoluaient d'autres artisans, comme les sculpteurs, les verriers, les peintres, les forgerons, les carriers, les charbonniers, ...¹⁴

Les chantiers des cathédrales comprenaient aussi de nombreux ouvriers d'exécution, sans doute la part la plus importante de la main d'œuvre (chargés de transporter les pierres et les bois, de préparer le mortier, de dégrossir les pierres, etc.). Ils se recrutaient parmi les paysans qui se voyaient enrôlés par l'Église pour gagner leur salut ou qui espéraient sortir de leur condition en tentant leur chance de devenir compagnon mais ne parvenaient pas à dépasser l'état de simple ouvrier.

¹³ Ce sont surtout les Aspirants (jeunes et célibataires) qui devaient pratiquer une sorte de nomadisme requis par leur formation. Nous en parlerons plus longtemps plus loin. Par ailleurs, certains compagnons établis en ville se voyaient eux aussi obligés de se remettre en route (avec leur famille) par manque d'ouvrage sur place.

¹⁴ Une catégorie de travailleurs à l'ouvrage dans l'édification des cathédrales, les maîtres d'œuvre, les architectes, les sculpteurs, les entrepreneurs, les chefs d'exploitation et les ouvriers très qualifiés vont progressivement se séparer des compagnonnages qui eux regroupent les autres travailleurs qualifiés du bâtiment. Les premiers vont constituer ce qu'on a appelé la franc-maçonnerie opérative. Cependant, c'est plus la position sociale des membres ces deux catégories de travailleurs qui fait la différence entre elles que les pratiques culturelles restées, quant à elles, fort semblables.

Tous ces travailleurs qualifiés vivaient dans des petits villages à proximité du chantier, regroupés par métier. Ces communautés organisaient leur mode de vie selon des règles strictes, solennisées par des rituels.

C'est sur les chantiers que se transmettait le savoir-faire des compagnons, enrichi par les apports des nouveaux venus qui ramenaient de leurs voyages, des procédés éprouvés ou nouvellement mis au point. Car, si les compagnons protégeaient farouchement le secret de leur savoir-faire à l'égard de tous les non-initiés, et ainsi se rendaient si indispensables, ils partageaient entre *Frères* la richesse de leur savoir.

A la différence d'autres métiers de la même époque (mineurs, ouvriers du textile, etc.), les ouvriers qualifiés du bâtiment bénéficiaient de bonnes conditions de rémunération ainsi que d'une grande liberté qui se traduisait, entre autres, dans leur mobilité, dans leur droit d'auto-organisation et dans leur réel pouvoir (dont témoignent leurs revendications concernant les salaires et les jours de congé).

Le temps des cathédrales apparaît comme l'âge d'or du compagnonnage¹⁵.

Les artisans en ville

Les villes constituaient un lieu de production de biens (autres qu'alimentaires) à l'usage d'une population résidentielle plus ou moins importante et à destination commerciale plus large. Se créèrent ainsi des petits ateliers, puis des manufactures, dans lesquels travaillaient un certain nombre d'ouvriers. Ces différents corps de métier se regroupèrent alors en corporations.

Les rapports entre les sociétés de compagnonnages et les corporations sont mal connus. Ils semblent avoir été conflictuels, à en juger par les multiples recours en justice des maîtres-artisans, les condamnations de compagnons et les grèves menées par ces derniers. L'enjeu des conflits tenait sans doute à un contrôle du marché du travail. Si, en théorie, les maîtres-artisans étaient

¹⁵ Le livre classique de J. Gimpel, *Les Bâisseurs des Cathédrales*, Seuil, 1958 explique ce que furent ces entreprises colossales et la gigantesque organisation du travail qu'elles requéraient. Sur le même sujet, mais sur le mode romanesque, on lira M. Peyramaure, *Le printemps des pierres*.

d'anciens ouvriers parvenus à la pleine maîtrise d'un métier, ils se transformèrent rapidement en chefs d'entreprise : ils possédaient les moyens de production et se le transmettaient de père en fils. Ils n'exerçaient plus le métier proprement dit, laissé aux mains d'ouvriers qui ne sortaient jamais de leur condition¹⁶.

Les corporations étaient donc surtout des associations de maîtres-artisans devenus propriétaires d'entreprises, au sein desquelles travaillaient des ouvriers plus ou moins qualifiés. Mais les maîtres, s'ils possédaient l'outil, ne contrôlaient pas pour autant le marché du travail. En effet, beaucoup d'ouvriers qualifiés, dont ils ne pouvaient se passer, appartenaient aux sociétés compagnonniques et ces dernières entendaient organiser le dit marché (accès, tours de rôle, rémunérations) selon leurs propres principes¹⁷.

Les compagnons, dont beaucoup se sédentariaient après leur Tour de France (voir le point suivant) et se fixaient dans une ville en y fondant une famille, étaient donc des travailleurs qui participaient au système de production des corporations et en même temps, des individus rebelles qui suivaient les règles de leur Devoir plutôt que celles des maîtres ou des autorités civiles ou religieuses du lieu.

La différence entre société de compagnons et corporation se marquait notamment dans le vocabulaire. Dans les corporations, les ouvriers les moins qualifiés ou débutants étaient appelés « valets », termes que les compagnons ont toujours refusé, préférant se nommer « ouvriers ». Il n'y avait dans le compagnonnage que trois niveaux hiérarchiques, l'Aspirant, le compagnon (reçu) et le compagnon accompli ou fini. Le grade de maître n'avait pas cours. Le compagnon reçu était autorisé à « enseigner » à un Aspirant. Pour devenir un

compagnon fini, il devait réaliser son chef d'œuvre¹⁸.

Les compagnons n'étaient pas les seuls travailleurs : il existait des ouvriers qui n'appartenaient pas au compagnonnage. Les maîtres pouvaient les mettre en concurrence les uns aux autres. Cependant, la position des compagnons est toujours restée forte, non seulement parce qu'ils n'étaient pas très nombreux, mais aussi grâce à leur haut niveau de compétence et à leur discipline collective leur permettant d'organiser des boycotts efficaces d'employeur.

Le « Tour de France »

Pour les Aspirants, le Tour de France consistait à voyager de ville en ville, en vue d'y chercher du travail et de rencontrer les compagnons qui y travaillaient, pour apprendre les savoir-faire de ces derniers et, le cas échéant, leur communiquer leurs propres découvertes faites en d'autres lieux de leur circuit. Accueilli par un rituel solennel d'entrée, l'Arrivant était conduit à la *Mère*, son lieu de résidence pour la durée de son séjour. Il y avait droit à un *Viatique* (le gîte et le couvert) pour quelques jours, en attendant que le *Rouleur* lui trouve du travail.

La Mère, appelée également *la Cayenne* ou parfois *Chambre*, est la maison des compagnons qui servait d'hôtellerie aux itinérants. C'est aussi le lieu de réunion où se déroulaient les cérémonies. La Mère désignait par ailleurs la tenancière de la Cayenne, appelée ainsi parce qu'elle exerçait un rôle maternel auprès de ces jeunes célibataires (âgés entre 18 et 25 ans, en moyenne), soumis à rude épreuve par l'inconfort et le caractère provisoire de chacune de leurs étapes. Cette Mère représente l'image féminine, la seule reconnue et acceptée lors de ces assemblées exclusivement masculines.

¹⁶ J. Neuville, *Naissance et croissance du syndicalisme. Tome 1 : l'origine des premiers syndicats*, Vie ouvrière, 1979.

¹⁷ Le Rouleur est un compagnon chargé du placement des compagnons, dont les Arrivants. C'est lui aussi qui négocie la rémunération, évitant ainsi que le travailleur ne soit payé à un salaire inférieur à celui d'autres compagnons exerçant la même fonction. Il contrôle ainsi le placement et les rémunérations. Si nécessaire, en cas de rarefaction de l'emploi, il organise le Tour de rôle, c'est-à-dire une rotation entre les travailleurs.

¹⁸ L'ambiguïté entre les corporations et les compagnonnages tient encore au fait que parfois, les maîtres étaient d'anciens compagnons qui s'étaient installés à leur compte, mais encore que certains maîtres, non-compagnons, réalisaient eux aussi, pour prouver leur « maîtrise », un chef d'œuvre. Les rapports des compagnonnages avec les maîtres-compagnons étaient généralement très bons car ces derniers avaient gardé les valeurs compagnonniques.

Elle occupe une place d'honneur dans de nombreux rituels. Le rôle symbolique joué par ce personnage féminin auprès des compagnons rappelle celui que les cisterciens, entre autres, attribuent à la Vierge Marie. Serait-ce, ici encore, un reliquat de l'ancienne proximité des compagnons avec la vie monastique ? Toute proportion gardée, la Mère des compagnons semble remplir un rôle protecteur et consolateur dans les Confréries, à l'instar de la Mère de Jésus pour les moines. Rappelons que les métiers étaient des activités ne pouvant être exercées que par les hommes.

Le Tour de France n'était pas seulement l'occasion d'une amélioration et d'un perfectionnement de la formation professionnelle. Il représentait tout autant une formation psychologique et culturelle.

La formation psychologique consistait d'abord à tremper le caractère des jeunes gens par les exigences que leur appartenance au Devoir leur imposait, eux qui se retrouvaient régulièrement sur la route, obligés de s'adapter à des communautés nouvelles et aux changements de patron. La force de caractère s'acquerrait aussi par le labeur intense auquel ils étaient soumis, d'autant plus que leur formation se prolongeait le soir, après la journée de travail. Ils devaient en outre subir des rites d'initiation souvent humiliants¹⁹.

La formation culturelle, quant à elle, était consacrée, entre autres, à apprendre les systèmes de mesure en vigueur dans les différentes régions traversées²⁰, les coutumes et les conceptions de la beauté en usage dans les villes-étape. L'obligation était faite au compagnon du Tour d'admirer et d'observer attentivement les réalisations remarquables présentes dans la ville, comme autant de concrétisations du savoir-faire des compagnons qui l'avaient précédé²¹. Il enrichissait ainsi considérablement ses références et

se constituait un réservoir de modèles pour de futures réalisations. Le compagnon itinérant finissait ainsi par disposer d'une solide connaissance des styles des constructions et des exigences techniques requises pour les réaliser. Son bagage d'histoire de l'art, dans un métier donné, se trouvait en quelque sorte matérialisé. Les chefs d'œuvre étaient jaugés à travers les habiletés et les savoirs nécessaires à leur réalisation.

En plus d'une très grande habileté manuelle, la compétence dans le travail artisanal suppose de trouver dans le répertoire des connaissances professionnelles, les modèles théoriques à adapter pour résoudre le problème auquel l'ouvrier est confronté. Plus le travailleur dispose de références, plus il est à même de trouver la bonne solution, pour autant que le tour de main requis soit maîtrisé. Le génie professionnel consiste donc surtout dans l'art de lire la tâche à réaliser et d'adapter son savoir aux exigences de la situation. L'innovation est présente mais occasionnelle. Elle est sollicitée lorsqu'il apparaît que les solutions connues ne satisfont plus les attentes ou pour répondre à un défi novateur que le professionnel s'est lancé.

Le cœur du savoir

Le savoir technique du métier comportait de solides connaissances des matériaux utilisés, des outils et de leur bon usage, ainsi que des procédures de réalisation. Mais le véritable cœur du métier résidait dans la possibilité de façonner les pièces aux formats requis par l'ouvrage. Rappelons que les compagnons étaient, jusqu'au 19^e siècle, des illettrés et qu'ils y trouvaient leur fierté. Celui qui savait lire et écrire se voyait souvent raillé. Il ne devait d'être respecté qu'à sa compétence dans le travail et à son autorité professionnelle²². Par contre, les compagnons savaient calculer et surtout, dessiner. Leur savoir par excellence était le *Trait*.

¹⁹ Les « baptêmes-étudiant » et autres bizutages semblent être des vestiges de ces rites d'initiation liés à l'entrée dans le métier.

²⁰ L'uniformisation du système de mesures n'a été adoptée qu'à la révolution française. De plus, elle ne s'est pas mise en place instantanément.

²¹ Il doit aussi y repérer la Remarque qui est un signe, souvent caché, dont la possible évocation plus tard justifiera qu'il est bien passé par la ville en question.

²² Les compétences des rares alphabétisés étaient cependant utilisées pour tenir les registres des Mères.

Le Trait

La difficulté était de reproduire au sol (donc en deux dimensions), dans les proportions requises, les gabarits des pièces à exécuter (éventuellement par un ouvrier moins qualifié). Le Trait²³ consiste en une sorte de géométrie descriptive qui peut se construire exclusivement avec l'équerre et le compas, à partir de formes géométriques élémentaires : le carré, le cercle, le triangle²⁴. Par une série de « trucs » et de procédés, les « initiés » parviennent à construire des figures complexes et ainsi à dessiner sur le sol, en grandeur réelle, le « plan » de la fabrication à réaliser.

Le Trait se combine au savoir empirique de la *Bonne forme*, celle découverte par tâtonnement et formalisée par empirisme raisonné²⁵, celle supposée donner les meilleurs résultats. Le Trait permet de la représenter graphiquement par la géométrie. Les charpentes exigeant la maîtrise de l'ellipse, les cloches adoptant une forme très particulière nécessaire à leur sonorité pure et juste, sont des exemples d'ouvrages requérant des formes sophistiquées et des tracés rigoureux en vue de leur fabrication. Des aide-mémoire précieux furent construits, appelés *Bâtons de Jacob*, qui reprenaient les rapports et les proportions mobilisés dans la réalisation des ouvrages du métier.

Ces rapports et ces proportions furent ensuite consignés sur un support papier. La rareté, d'une part, le Secret et la protection que les compagnons assuraient à ces savoirs, d'autre part, expliquent sans doute que nous ne disposons que de quelques rares traces de ces aide-mémoire. On peut supposer que la mise par écrit du Trait existait depuis le Moyen Âge²⁶.

Voûtes, cloches, charpentes, songeons aussi aux galbes des navires dont les formules mathématiques permettant de les dessiner n'ont été trouvées que récemment, alors que les charpentiers les traçaient depuis longtemps sans difficulté, à l'aide de leur Bâton de Jacob.

²³ Un exposé technique de ces procédés se trouve dans Y. Deforge, *Le graphisme technique. Son histoire et son enseignement*, Champ Vallon, 1981.

²⁴ H. Vincenot, dans ses romans *Le pape des escargots* et plus encore *Les étoiles de Compostelle*, a donné des descriptions précises de ces procédés.

²⁵ Voir Deforge Y., op. cit.

²⁶ Ibidem.

Dans d'autres métiers utilisant, par exemple, des réactions chimiques comme celui de verrier ou d'orfèvre, le même empirisme raisonné a permis de mettre au point des procédés garantissant le meilleur résultat (équivalent de la Bonne forme) et sans doute aussi une manière de la codifier (équivalent du Trait). Ces procédés prévoyaient les ingrédients requis, leur proportion, le type et l'ordre des manipulations à exécuter pour obtenir les bonnes réactions, etc.

Le Secret

Les connaissances sur la Bonne forme et sa représentation graphique par le Trait constituent vraiment le cœur du savoir du compagnon. Aussi, n'est-il pas étonnant qu'elles aient été entourées du sceau du secret et enseignées aux seuls Aspirants-compagnons s'en montrant dignes. Le stade le plus élevé de la formation, la clé de voûte de tout apprentissage compagnonnique, c'est donc le partage du Secret technique propre à chaque métier. Ce Secret, comprenant à la fois tours de main, savoir-faire technique et intelligence du métier, révèle le moyen d'obtenir le résultat parfait qui fait toute la beauté de l'œuvre. Seuls les plus méritants peuvent le recevoir. Il revenait au collectif des compagnons de décider quand le moment était venu de dévoiler le Secret à l'apprenti qui pouvait alors être reçu compagnon et réaliser son chef d'œuvre lui permettant d'accéder, à son tour, au stade de compagnon accompli (ou fini).

La symbolique

Dans la culture médiévale et dans les œuvres qu'elle a produites, la symbolique est omniprésente. Le symbole relie le ciel et la terre²⁷. La sculpture qui abonde dans les édifices religieux, en est un terrain d'expression par excellence²⁸. Mais on retrouve aussi cette symbolique, sous

²⁷ La symbolique médiévale est présentée de manière approfondie par M.M. Davy, dans *Initiation à la symbolique romane*, Flammarion, 1977. Dans un registre moins savant, plus éclectique et parfois lyrique, voir C. Jacq, *Le message des constructeurs de cathédrales*, Éditions du Rocher, 1980.

²⁸ A. et R. Blanc, dans *Les symboles de l'art roman*, Éditions du Rocher, 1998, expliquent de manière très convaincante comment l'ensemble des œuvres des sculpteurs de chapiteaux doit se comprendre comme un langage symbolique au service d'un enseignement spirituel et non comme de simples scènes profanes.

forme plus voilée, disséminée dans toute l'architecture. Ainsi, par exemple, dans les églises, les proportions sont conçues dans le plan au sol, pour représenter les dimensions d'un corps en croix. L'éclairage est pensé dans l'orientation de l'édifice, pour intégrer le mouvement du soleil au fil des heures de la journée, etc.

Les compagnons réalisent donc des œuvres dont la compréhension n'est pas évidente immédiatement. Elles nécessitent une interprétation, un décodage.

Le compagnon incorpore aussi à son ouvrage des signes plus élémentaires que seuls les initiés pourront décoder. Citons, par exemple, la figuration d'outils²⁹, comme l'équerre et le compas utilisés dans presque tous les métiers, et également la hache, le marteau, la truelle, etc. La signification de ces dessins est assez explicite. Ils évoquent les instruments par lesquels l'artisan accède à la fois à l'efficacité et à la beauté, par lesquels il permet à l'humain de toucher le sublime à travers la matérialité maîtrisée. La signification d'autres figures représentant des animaux (comme l'abeille) ou des végétaux (comme la rose, l'acacia, la vigne) apparaît déjà moins évidente au commun des mortels. Que dire alors de l'emblème de la patte d'oie, de l'étoile et de l'étoile flamboyante, du dessin de labyrinthe ou encore des marques mystérieuses tracées sur les clés de voûte et sur les pierres d'angle ?

Ces symboles rappellent au compagnon qu'il appartient à une communauté à part, au destin singulier et à la mission exclusive. Il lui faut purifier son cœur et son intention en méditant sur ces figures, afin que son œuvre concrète qui le dépasse jette un pont entre l'humain et le divin.

Certains de ces signes sont probablement des signatures. Elles démontrent une fois de plus que nous sommes dans un monde d'initiés. En effet, seuls certains Frères sont capables de les reconnaître et peuvent ainsi identifier l'auteur du travail. L'humilité reste de rigueur malgré tout, puisque l'anonymat est la règle par rapport au grand public, même si elle est en quelque sorte compensée par la reconnaissance des pairs.

²⁹ Un certain nombre de ces symboles seront repris par la franc-maçonnerie spéculative. Voir plus loin.

La compréhension du sens symbolique des signes constitue la dernière dimension du Secret que partagent les compagnons. Il est probable que cette compréhension soit à jamais perdue, avec la disparition des compagnonnages dont les signes formaient un langage codé, dévoilé et transmis dans la lignée. Il s'agit donc d'un langage ésotérique, autrement dit un langage dont aucune interprétation n'épuise jamais le sens³⁰.

On ne peut donc dire aujourd'hui avec certitude ce que ces figures et ces traces signifient. Les interprétations possibles sont multiples. En l'absence d'un texte de référence admis comme canonique, il faut se résoudre à des supputations. En soi, ceci n'est pas un problème puisque le but du symbole est plus l'ouverture de l'esprit à un sens non apparent que l'expression explicite d'un message précis. Il devait sans doute déjà en être ainsi à l'époque médiévale pour le peuple fréquentant les édifices religieux qui, lui non plus, n'avait pas accès aux clés d'interprétation transmises seulement entre compagnons.

En résumé, le Secret comprend trois ingrédients : les rituels, le cœur du savoir technique et le langage ésotérique de la symbolique.

La culture professionnelle du compagnonnage comprend une dimension d'ésotérisme, non seulement dans la portée mystique qu'il veut donner à ses réalisations matérielles et qui s'exprime par les figures symboliques ornant les ouvrages, mais aussi dans les pratiques sociales communautaires ritualisées (dont nous avons déjà parlé).

Le système de valeurs du compagnonnage

Pour comprendre l'apprentissage, il faut comprendre le système de valeurs qui inspire le compagnonnage.

Nous l'avons dit, les compagnons sont des individus religieux pratiquant de nombreux rituels, inspirés des liturgies du christianisme. Si ces rituels sont secrets, les compagnons affichent par

³⁰ U. Ecco développe très bien cette thèse, sur le mode romanescque, dans *Le pendule de Foucault*.

ailleurs ouvertement leur dévotion à un christianisme populaire, notamment par le culte public rendu par chaque métier à son Saint-Patron³¹.

Outre cette « religion », les compagnons partagent ce que nous pourrions appeler une « spiritualité » du travail.

Ceci transparaît dans la *Prière au Travail*³² que voici :

« Compagnons, mes amis, mes frères, élevons nos cœurs dans une commune pensée pour glorifier le Travail, la première et la plus haute vertu du compagnonnage.

O Travail ! Devoir sacré de l'homme libre ! Force et consolation des cœurs généreux ! Toi qui preserves des passions lâches et mauvaises, toi qui rends plus douces au cœur les caresses de l'enfant et l'affection de l'épouse, sois glorifié ! C'est toi qui nous donnes l'estime de nous-mêmes et nous fais meilleurs pour les autres ! Tu nous protèges contre la corruption du vice, tu nous assures la Liberté, tu nous enseignes l'Égalité et tu mûris nos âmes pour la divine Fraternité !

Sois glorifié, ô Travail ! Sois béni par tous les enfants du Compagnonnage pour tes présents du passé et sois béni pour les bienfaits de l'avenir. »

Dans cette prière, le travail est présenté comme un être surnaturel, à l'image sinon de Dieu lui-même, au moins de la Vierge Marie ou d'un grand saint, qui accorde sa grâce pour permettre l'accomplissement humain, à la fois sur le plan personnel et collectif. La Belle ouvrage est la voie de la vertu, de la pleine réalisation de soi, de la vie sociale idéale (liberté, égalité, fraternité).

³¹ Quelques Saint-Patrons et fêtes votives. Pour les tailleurs de pierre : Saint Blaise, l'Ascension, la Trinité ; pour les charpentiers : Saint Joseph ; pour les couvreurs : l'Ascension ; pour les fondeurs, forgerons, maréchaux-ferrants : Saint Éloi ; pour les vitriers : Saint Luc et Saint Marc ; pour les charbonniers : Saint Alexandre et Saint Thibault ; etc.

³² Cette Prière au Travail, composée par J. Chabert, dit Bressan l'Estimable, est citée par P. Barret et J.N. Gurgand dans : *Ils voyageaient la France*, op. cit., p. 233-234.

Quand le récitant se tait, tous les compagnons se lèvent et répondent : « Gloire au Travail ! ».

Le travail est donc glorifié sans réserve et fait l'objet d'un quasi-culte³³.

Les compagnons sont les constructeurs des plus grands édifices religieux du passé, depuis l'origine mythique correspondant à l'édification du joyau parmi tous, le Temple de Salomon. Ces chefs d'œuvre de l'architecture sont les lieux de médiation entre le divin et les hommes. Ils constituent des ouvrages sacrés dont le compagnon est l'humble exécutant. En participant à la réalisation de ces édifices, non seulement le compagnon s'accomplit pleinement lui-même, dans l'unité de la main et de la pensée, mais en outre il fait œuvre sainte, en contribuant matériellement à l'avènement du divin sur terre. Ne serait-ce pas là un héritage culturel de la fréquentation des bénédictins dont la règle sanctifie le travail manuel et attribue une véritable dimension spirituelle à la réalisation d'œuvres dévolues à la gloire de Dieu et au service des hommes, prolongeant ainsi la Création divine ? La conception la plus élevée du métier est donc celle qui envisage le travail comme le moyen de réaliser des œuvres permettant le passage du visible à l'invisible. Une fois l'ouvrage terminé, il peut servir de tremplin au croyant pour accéder au surnaturel.

En ce sens, les compagnons ne se concevaient pas comme des auteurs d'œuvres d'art et ils seraient sans doute fort étonnés d'entendre la manière dont nous parlons aujourd'hui de leurs constructions. Les compagnons recherchaient le beau, certes, mais non pour lui-même. La beauté de leurs réalisations était vue comme un chemin vers le sublime, comme un véhicule vers le transcendant. Ils tentaient d'y parvenir en cherchant la « perfection », c'est-à-dire la fabrication d'objets (la dimension matérielle est omniprésente) qui soient parfaits par leur fonctionnalité et par leur beauté, ces deux aspects étant indissociables. Tout œuvre devient ainsi un symbole conduisant au dépassement de la nature humaine et à l'accès au monde invisible. Le peuple lui-même était sensible à cette beauté et à cette élévation qui le transportaient dans le monde surnaturel³⁴.

³³ On est loin de la malédiction qui, selon la Genèse, pèse sur l'homme fautif condamné à « gagner son pain à la sueur de son front ».

³⁴ Cet enthousiasme, voire cette exaltation que les grandes œuvres religieuses pouvaient susciter au sein du peuple, sont manifestes, par exemple, dans les récits des pèlerins qui se rendaient sur les reliques des grands saints abritées dans des sanctuaires grandioses et magnifiques.

Cette vocation spirituelle n'empêchait donc nullement et exigeait même un pragmatisme de bon aloi. La beauté ne s'obtenait pas par illumination extatique mais par un travail bien fait (la Belle ouvrage) correspondant aux « règles de l'art »³⁵. Solidité, fonctionnalité, sobriété, respect de certaines proportions et de certains principes sont les ingrédients de cette réussite.

Parmi ces proportions, il en est une qui joue un rôle déterminant, spécialement pour les édifices religieux : *le nombre d'or*. C'est dans cette proportion que réside le secret de l'harmonie et de la beauté. Pour les compagnons, les œuvres doivent être construites comme des variations de la proportion du « nombre d'or ». Ils l'utiliseront donc dans maintes réalisations. Ils considèrent ce rapport comme divin. Pour eux, l'équilibre parfait est dans le respect de cette relation entre les mesures. Peu importe la grandeur à laquelle les œuvres sont réalisées ; l'essentiel, c'est le respect de la proportion. Par-là, la culture technique des compagnons unifie la dimension pragmatique et la dimension spirituelle.

Unité de la terre et du ciel, mais aussi unité de la main et de la pensée, avons-nous dit, c'est-à-dire, d'un côté, de l'effort et de l'habileté manuelle et, de l'autre côté, des connaissances opérationnelles et des procédures formalisées, au service d'une seule inspiration d'élévation spirituelle, toute entière contenue dans la réalisation matérielle.

En d'autres termes, si l'œuvre est engagée spirituellement, elle est complexe techniquement.

Voir Ph. Verdier, La participation populaire à la création et à la jouissance de l'œuvre d'art, in B. Boglioni (dir.), *La culture populaire au Moyen Âge*, L'aurore, 1979, p. 61-80.

³⁵ « Art » signifie à cette époque l'application de connaissances raisonnées et de moyens appropriés à la réalisation d'une production, d'un ouvrage. Les « règles de l'art » d'un métier sont donc l'ensemble des procédés et leur bon usage, requis pour l'exercice efficace de ce métier. On parle aussi des « arts mécaniques », c'est-à-dire ceux qui sont exercés à la main. Ils sont opposés aux « arts libéraux » ceux où l'esprit a une plus grande part que la main (les professions libérales). Quant au terme « beaux-arts », il est apparu plus tard. Il désigne les arts qui ont pour objet de représenter le beau, de susciter l'émotion. La dimension fonctionnelle et utilitaire a ici disparu.

Lorsque certains parlent d'« intelligence de la main » pour évoquer le métier des compagnons, il faut comprendre cette expression à partir de ce que nous venons de dire, c'est-à-dire une harmonieuse combinaison entre des tours de main et un projet structuré, orientés par une intention spirituelle élevée et soutenus par des modèles et des procédures dûment identifiés. Affirmer que les compagnons cherchent l'intelligence du geste signifie qu'ils savent ce qu'il faut faire, pourquoi il faut le faire, quand il faut le faire et comment. Il ne s'agit donc pas d'une espèce de don naturel et inné, dont seraient gratifiés certains et qui rendrait leur main spontanément « intelligente ».

Le modèle culturel compagnonnique repose sur une exaltation de l'action comme pouvoir de création et d'élévation. Dans son idéologie, le métier s'oppose au discours ; le savoir-faire, au savoir-dissenter ; l'homme de l'art efficace et utile, à l'homme de lettres impuissant et futile. Vision du monde et vision de son accomplissement personnel dans la traversée de la vie terrestre ne font qu'un.

Il est courant de faire découler la franc-maçonnerie actuelle de la tradition compagnonnique et, en particulier, des Francs-maçons de Moyen Âge. En effet, on peut reconnaître une symbolique commune et, dans les deux cas, des fraternités, des rituels, un recrutement par cooptation, la pratique du secret, l'initiation, un vocabulaire codé, et ce, tout en observant que la franc-maçonnerie actuelle accentue le caractère ésotérique de ces pratiques. Il semble pourtant que la filiation soit usurpée et qu'il faille clairement distinguer la franc-maçonnerie « spéculative », née en Angleterre au 18^{ème} siècle, regroupant des Frères essentiellement d'origine bourgeoise, de la franc-maçonnerie « opérative » médiévale, regroupant des ouvriers qualifiés du bâtiment, qui pratiquaient des rituels certes, mais étaient avant tout des hommes de métier, des constructeurs d'ouvrages matériels. Les membres de la franc-maçonnerie spéculative, quant à eux, se réunissaient pour écouter et discuter un *Morceau d'architecture* (une conférence), méditer sur fond musical, pratiquer leurs rituels. L'emprunt par la franc-maçonnerie spéculative du voca-

bulaire compagnonique et de certaines pratiques culturelles (initiation, rites, etc.) aux fraternités médiévales, ne doit pas masquer le fait qu'il s'agit de deux réalités sociales totalement différentes³⁶.

L'apprentissage

A ce stade de l'exposé, nous pouvons caractériser l'apprentissage. Il s'agit de la formation qui permet de conduire l'Aspirant à la pleine maîtrise de toutes les compétences, de tous les attributs et toutes les valeurs du compagnon.

Le candidat est admis comme Aspirant, après avoir subi le rituel prévu. Dès ce moment, il est engagé dans un contrat moral par lequel le Devoir lui garantit la transmission du savoir du métier et exige en retour un engagement de toute sa personne au service du métier, une haute tenue morale et un respect intégral et inconditionnel des règles de la communauté, ainsi que la confidentialité des secrets auxquels il sera initié.

Les compagnonnages disposent de leurs propres tribunaux qui jugent les manquements à la règle. Jamais un compagnon ne se plaint d'un de ses Frères devant un tribunal civil. Si par ailleurs, un compagnon se fait condamner par un tribunal civil pour un comportement grave proscrit tant par les autorités civiles que par la morale du Devoir, la Société du Devoir ratifie la condamnation et prononce l'exclusion du coupable. Par contre, si un Frère est condamné pour une cause jugée dérisoire au regard des normes de la communauté (par exemple, des rixes entre compagnons de branches différentes, des grèves, etc.), les compagnons s'efforcent de le faire délivrer et le visitent durant sa détention. Le non-respect des « lois » de la Société (comme le vol ou le départ sans payer ses dettes à la Mère) entraîne une sorte d'excommunication et de bannissement du coupable, appelé alors *Renégat*. Son exclusion est communiquée à toutes les Cayennes (ou Mères) de la branche.

³⁶ Pour connaître la franc-maçonnerie en Belgique, voir, par exemple, B. Decharneux, L. Nefontaine, *La Franc-maçonnerie. En pleine lumière, à contre-jour*, Labor, 2001.

Apprendre sur le chantier, grâce au modèle

Deux principes guident la formation de l'Aspirant : la formation par les pairs et l'apprentissage sur le chantier.

Très rapidement, le jeune ouvrier apprend non seulement les gestes, mais aussi le rythme et les cadences du métier. Cette formation est donc avant tout liée à la pratique.

Elle s'inscrit dans une progression qui permet à l'apprenti de découvrir, puis d'expérimenter lui-même, des tours de mains de plus en plus complexes. L'apprenti commence par des tâches simples, pour se familiariser avec le maniement des outils dont il apprend le bon usage grâce à l'expérience, y compris par des essais ratés. A cette étape, l'apprenti est fréquemment employé à des tâches subalternes (ranger les outils, balayer, ...). Ces basses besognes permettent de tester son caractère et de lui apprendre l'humilité. En outre, elles lui font percevoir que la maîtrise professionnelle est un processus de longue haleine (entre quatre et sept ans), qui exige de la persévérance et de la patience. Progressivement, l'Aspirant se verra confié des tâches plus complexes.

L'apprentissage sur le tas s'appuie sur l'observation des travailleurs qualifiés par l'apprenti, suivie d'un entraînement personnel fait d'essais et d'erreurs corrigés. L'apprenti se tient sur le chantier, à proximité d'un compagnon qu'il prend en modèle, avant de tenter à son tour, quand il y sera autorisé, de réaliser des tâches de plus en plus difficiles.

Dans l'apprentissage, le compagnon accompli exerce un double rôle dans la formation. D'abord, il planifie l'apprentissage de l'Aspirant, en proposant à ce dernier des travaux de difficultés progressives et en décidant du moment où son avancement dans l'apprentissage des savoir-faire lui permet de passer à l'étape suivante. Puisqu'il est lui-même passé par-là, le compagnon connaît les différentes habiletés à acquérir et leur degré de difficulté. Il est donc le responsable du plan de formation, même si ce dernier n'est pas formulé explicitement, ni programmé formellement dans le temps.

Le deuxième rôle du compagnon dans la formation correspond à celui de modèle. Le compagnon se donne à voir. C'est en observant la manière de faire de son modèle que l'apprenti découvre comment il doit travailler concrètement. Éventuellement, le compagnon ajoute un commentaire. Occasionnellement, il corrige un geste mal exécuté par l'apprenti. Parfois, au début de la formation, le compagnon exécute les gestes professionnels efficaces au ralenti ou en les décomposant, avant de les réaliser au rythme normal.

Apprendre à la Mère

La progression dans les apprentissages et l'appropriation graduelle de savoir-faire plus complexes ne s'obtiennent pas seulement par la formation sur le tas. L'apprenti est tenu en outre à un entraînement complémentaire en « atelier », à la Mère, en dehors des heures de travail. En effet, tout ne peut pas s'apprendre sur le chantier. Ainsi en est-il, par exemple, des tours de main complexes qui nécessitent des essais et des erreurs nombreux, entraînant des retards, des ratés et des déchets, autant de conséquences qui ne peuvent être tolérées sur le chantier. Ainsi en est-il aussi de la connaissance des matériaux, de l'éducation à leur lecture pour en décoder les caractéristiques, les avantages et les points faibles, la manière la plus judicieuse d'en faire l'usage, autant d'enseignements incompatibles avec le rythme de travail exigé par la production. Ainsi en est-il enfin de la découverte des formes à donner au matériau, de l'agencement des pièces requis pour atteindre la justesse et la solidité de la construction. Tous ces éléments incontournables du métier nécessitent un enseignement spécifique.

Durant cette phase d'apprentissage complémentaire (sorte de cours du soir), l'apprenti dispose des conseils individualisés d'un ancien, sous forme d'un enseignement sur mesure correspondant aux difficultés rencontrées, au gré de leur apparition. Le compagnon n'est plus ici un modèle. Il devient un conseiller, celui qui montre le geste juste et qui corrige les erreurs, en expliquant pourquoi le geste doit être exécuté comme ceci, plutôt que comme cela. A travers des conseils et des commentaires spécifiques et circonstanciés, le compagnon transmet progressivement « l'intelligence du métier » à son pupille.

Ce savoir, formalisé mais rarement écrit, n'est pas transmis dans l'abstrait mais est toujours articulé à une pratique. La formation théorique, telle celle consacrée au Trait évoqué plus haut, est basée sur des analyses de cas et la résolution de problèmes concrets. Au terme de la formation, le compagnon enseignera à l'Aspirant les secrets techniques du métier qui le mèneront à la pleine maîtrise professionnelle. Cette dernière permettra alors à l'Aspirant d'être reçu compagnon. Il reste à ce denier une ultime étape à franchir pour atteindre, finalement, le stade de compagnon accompli (ou fini) : relever le défi de la réalisation d'un chef-d'œuvre (nous en reparlerons).

Le savoir technique est transmis oralement et mémorisé par l'apprenti. Le seul appui mnémotechnique dont il dispose est le Bâton de Jacob ou autre toise qui donne les rapports dont l'ouvrier a besoin dans la réalisation de son travail.

La formation morale

La formation du futur compagnon ne se réduit pas à l'acquisition d'habiletés professionnelles, même combinée à l'intelligence du métier. Elle comprend encore une rigoureuse formation morale.

La vie des compagnons repose sur un respect scrupuleux des règles. Il s'agit des « règles de l'art », bien sûr, celles qui permettent de réaliser l'ouvrage « comme il faut », pour en faire de la Belle ouvrage. Il s'agit aussi des règles morales, celles qui permettent de faire également de sa personne une œuvre d'art et de la communauté des compagnons un modèle de vie sociale.

La formation morale commence à l'atelier où la première vertu enseignée est celle de l'ordre et du soin. L'atelier doit être propre et bien rangé. Rien ne doit y traîner. Les outils doivent être soigneusement entretenus. Les amendes sont là pour le rappeler à l'apprenti peu vigilant.

Le soin et l'ordre vont de pair avec la précision et le fini. L'exactitude, la précision dans l'exécution des pièces sont des impératifs absolus pour que l'ensemble de l'œuvre soit solide et puisse résister aux forces qui pèsent sur elle. La netteté, la finition dans l'exécution du travail s'imposent finalement pour le transformer en de la Belle ouvrage. Ces exigences dans la réalisation doivent être intériorisées et en quelque sorte incor-

porées par l'apprenti, pour devenir des traits de son caractère. L'obligation de recommencer le travail autant de fois que nécessaire pour atteindre la perfection est un des moyens privilégiés par l'apprentissage compagnonnique pour forger chez l'Aspirant ces traits de personnalité et cette morale du travail.

La formation morale est aussi celle de la persévérance et du courage. Tant par la longueur de la formation que par la densité des journées, l'apprenti intériorise le sens de l'effort.

Grâce à une discipline de vie et au partage des valeurs de la culture compagnonnique vécues au sein de la communauté des Frères, sont encore entraînées d'autres qualités : l'honnêteté, la bien-séance, le respect de l'autorité légitime, etc.

La culture compagnonnique apparaît paradoxale dans son rapport aux différentes formes de pouvoir. Les compagnons, franchement indépendants et même rebelles quand il s'agit du travail et de son organisation externe, sont plutôt conservateurs sur le plan politique et social. Leur propre organisation interne repose sur la tradition, l'autorité des anciens, une soumission totale aux règles pérennes du Devoir. Tant que leur spécificité et leur liberté professionnelles et culturelles ne leur semblent pas menacées, ils se soumettent aux autorités politiques et religieuses en place. Par contre, ils entendent se soustraire à elles pour ce qui concerne la pratique et la défense de leurs savoir-faire et de leurs valeurs. Le compagnonnage, bien qu'il ait été en permanente opposition avec les autorités, ne conteste pourtant pas l'ordre établi. L'enjeu des conflits concerne la sauvegarde de l'autonomie des sociétés compagnonniques, face aux autorités et tout spécialement, face aux autorités religieuses qui ne peuvent tolérer que des communautés de vie échappent à leur contrôle. Le même esprit d'indépendance est cultivé à l'égard des patrons qui les emploient.

Le compagnon ne représente pas seulement le professionnel qui enseigne son savoir-faire mais il joue aussi le rôle d'une sorte de père de substitution avec qui le jeune vit longuement. Le

compagnon accompli se charge ainsi de surveiller l'emploi du temps et les fréquentations de l'Aspirant. Il sanctionne ses écarts, redresse ses erreurs, stimule ses qualités, lui transmet l'enthousiasme et l'amour du métier, le sens de l'honneur, le respect de la parole donnée et la fierté du travail bien fait. Ce rôle passe par une relation de type paternelle, faite d'affection et de fermeté.

La formation donnée par le compagnon s'étale dans la durée et exige la stabilité de l'apprenti. Durée et stabilité sont des conditions impératives pour pouvoir apprendre, dans leur enchaînement et dans leur globalité, tous les tours de main et toutes les facettes du métier. Durée et stabilité sont aussi les conditions de leur appropriation progressive. Un attachement à la personne du modèle est nécessaire. Autrement dit, le compagnon accepte de se dévoiler petit à petit, jusqu'à admettre que son pupille finisse par l'égaliser. En échange, l'apprenti voue une confiance et une allégeance totales à son tuteur durant l'apprentissage. Après cette longue période de stabilité, le compagnon va connaître le nomadisme en entamant son Tour de France.

La formation du compagnon est donc une formation individualisée (impliquant une progression spécifique à chaque apprenti) et personnalisée (très liée aux relations avec les personnes qui accompagnent l'apprenti). Elle est inscrite dans la vie collective et les valeurs partagées par la communauté de travail, sur les chantiers comme à la Cayenne. Elle aboutit à une culture qui sacralise le métier et à une maîtrise professionnelle qui fonde la fierté ouvrière arborée par les compagnons.

Le chef d'œuvre

Il reste à évoquer cette activité particulière qu'est le chef d'œuvre. Ce dernier constitue un défi, l'occasion d'un dépassement de soi, une école technique et morale.

La plupart des chefs d'œuvre ne sont pas des ouvrages directement utiles, mais bien des maquettes, des réalisations à échelle réduite. Sans doute, dans la construction des cathédrales du Moyen Âge, lorsque les chantiers duraient de nombreuses années, les compagnons avaient-ils l'occasion de montrer leur savoir-faire en réali-

sant des créations qui prenaient place dans l'édifice. Mais ces opportunités diminuèrent avec le temps et il n'était plus possible d'offrir à chaque compagnon l'occasion d'effectuer un travail original inséré dans une grande œuvre. De même, pour les métiers non liés à la construction, il était rare qu'un commanditaire accepte de payer pour un ouvrage dont l'ouvrier ne pouvait préciser l'échéance. On transforma donc le chef d'œuvre en la réalisation d'un prototype à l'échelle, devant répondre à deux exigences : être une réalisation faite à la main et constituer un objet complet et non l'élément d'un ensemble. La réduction ainsi réalisée devait pouvoir être transformée en objet réel, le cas échéant.

Le compagnon prend sur ses heures de loisirs pour réaliser son projet, conçu librement comme une création originale. A l'issue de son apprentissage, cette réalisation est l'occasion pour lui de mobiliser les multiples savoirs acquis et d'en démontrer la maîtrise. C'est aussi l'occasion d'innover, d'inventer des solutions nouvelles, de mettre au point des formules inédites. Il n'est pas rare que le compagnon soit même amené à concevoir de nouveaux outils pour parvenir à réaliser son chef d'œuvre. Quand il se lance dans son projet, conçu comme un défi multipliant volontairement les difficultés, le compagnon ne possède pas toujours toutes les connaissances ou tous les tours de main dont il aura besoin pour le mener à bien. Devant une impasse, il cherchera une solution soit, en la découvrant dans un volet de la tradition qu'il ignorait, soit en l'inventant pour la circonstance.

Le chef d'œuvre, entreprise de longue haleine et exigeant un engagement de toute la personne, est le couronnement de la formation professionnelle. Il demande au candidat-compagnon accompli des qualités d'humilité et de persévérance, celles-là mêmes qui lui ont été inculquée depuis son entrée dans le métier. Le chef d'œuvre est une compétition de l'ouvrier avec lui-même. En fin de compte, c'est l'estime des pairs qui est visée par le candidat. Seuls ceux-ci sont capables d'apprécier le génie, l'art et le savoir-faire que contient l'œuvre réalisée.

La compétition peut également exister entre Confréries rivales et concurrentes au sein d'une ville. Les champions de chaque Rite s'affrontent à armes égales et le vainqueur, celui qui a produit le

chef d'œuvre le plus brillant, conquiert le monopole de ce type de travail pour sa fraternité. La ville est ainsi « prise ».

L'acceptation du chef d'œuvre par les Frères consacre l'accès du compagnon au stade de compagnon accompli. Elle sera l'occasion de fêtes, de libations et de ripailles.

L'avènement d'un autre monde

Les mutations du mode de production

En transformant radicalement la manière de produire, la révolution industrielle et le machinisme viennent bousculer le monde du compagnonnage. La transformation était déjà annoncée par les travaux de l'Encyclopédie. En effet, dans cette publication des tenants des Lumières, les techniques sont définies exclusivement par leur dimension utilitaire. De plus, leur généralisation est recherchée par le biais des mathématiques et spécialement, de la géométrie. C'est à cette époque que Monge invente la géométrie descriptive dont l'ambition est de trouver un procédé rigoureux et universel pour représenter « mathématiquement » tous les objets, ainsi que leurs emboîtements³⁷. Ce « langage » mathématique écrit se veut universel et susceptible d'être lu par tous ceux qui y ont été alphabétisés. La dimension spirituelle a disparu, tout comme la spécificité du savoir par rapport à un métier donné. Dans le compagnonnage, la technique est un chemin pour grandir spirituellement, un moyen pour se réaliser humainement et un savoir pour créer des œuvres. La technique est caractérisée par les particularités locales, repose sur des tours de main, l'examen de cas concrets et l'adoption de procédures spécifiques à un métier. La transmission de tous ces ingrédients de la culture professionnelle se fait au sein d'une communauté de pairs et grâce à des relations interpersonnelles. Sur tous ces points, l'industrialisation introduit des ruptures.

Le mode de production se transforme au 19^e siècle. Les travailleurs sont regroupés dans des espaces de plus en plus vastes. La production est réalisée par des machines qui imposent leurs procédures. En conséquence, le travailleur n'est plus qu'un serviteur de la machine. Pour le fonctionnement de cette dernière, l'énergie humaine

³⁷ Voir Deforge Y., op.cit., p. 189 et sq.

ou animale est remplacée par la vapeur. Rapidement, s'installe une division du travail entre d'un côté, les concepteurs et de l'autre, les exécutants. C'est l'avènement de l'ouvrier industriel.

Cette logique de la division du travail conduit à produire des théoriciens sans connaissance de la pratique et des praticiens ignorants de la théorie. Pour répondre au risque de cette dichotomie, les écoles techniques et professionnelles se sont mises en place et ont forgé une nouvelle culture professionnelle, définissant l'ouvrier technicien, le technicien et l'ingénieur technicien, considérés comme trois échelons superposés d'*intermédiaires* entre les ingénieurs et les ouvriers non qualifiés³⁸.

Sur le plan de l'organisation sociale du travail, se produit une modification symbolique : celle qui confère au patron, chef d'entreprise, un statut d'ordre quasi-divin. Le maître-propriétaire des corporations est un patron mais il est censé être encore un professionnel du métier. Certes, dans le cas des corporations, la tendance existe déjà d'acquiescer la position dominante de maître par la simple détention des moyens de production, grâce à l'héritage de père en fils et sans la maîtrise du savoir-faire professionnel correspondant. En termes d'intelligence du métier, le maître-propriétaire n'est pas supérieur à ses ouvriers qualifiés. Ces derniers s'avèrent même souvent de plus habiles artisans que lui. Régulièrement, des conflits, des grèves menées par des ouvriers appartenant aux compagnonnages ou des départs de travailleur viennent d'ailleurs rappeler au patron qu'il n'est pas tout puissant.

Dans le mode de production capitaliste, qui passe par la routinisation et la mécanisation des tâches et peut compter sur l'abondance d'une main d'œuvre de réserve, le patron devient réellement tout puissant et est considéré comme tel.

De même que l'organisation sociale et les valeurs culturelles de la corporation n'ont rien à voir

³⁸ Voir la présentation de cette stratégie, à partir d'une des premières formules d'enseignement technique, chez D. Grootaers et F. Tilman, Un projet novateur dans le courant du catholicisme social. L'École des arts et métiers à Pierrard, in *La croix et la bannière. Les catholiques en Luxembourg de Rerum Novarum à Vatican II*, Musée en Piconrue, 2005, p. 187-200.

avec celles de l'industrie, les communautés de compagnonnage sont antinomiques aux syndicats. Les syndicats veulent toucher la masse, tandis que le compagnonnage ne concerne que les ouvriers d'élite. Au syndicat règne l'égalité ; on y entre par une simple décision volontaire. Le compagnonnage organise des épreuves et des initiations ; il est sélectif quant à l'admission de ses membres. Le syndicat recherche l'amélioration matérielle et la dignité pour le plus grand nombre, dans une forme de solidarité la plus étendue possible. Le compagnonnage vise l'accomplissement du travailleur qualifié, au sein d'un métier protégé et à l'intérieur d'un Rite, entraînant des rivalités et des querelles entre Rites. Le syndicat regroupe les sans grades de l'armée de réserve pour tenter de protéger un minimum leurs droits, face au pouvoir exorbitant du patron. De leur côté, les compagnons, par leur haut niveau de qualification et leur petit nombre, disposent d'une position de force dans les négociations avec les maîtres des corporations. Le syndicat entend mener la lutte des classes, par une opposition structurelle au patronat, tandis que les compagnons ont toujours privilégié la négociation et la coopération avec leurs employeurs parce qu'ils sont convaincus de l'intérêt commun des parties. Il n'est pas étonnant que les rapports entre les syndicats et les compagnonnages aient été difficiles.

Aujourd'hui, le compagnonnage se trouve confiné dans les activités artisanales, spécialement dans le bâtiment et les métiers du bois. Il est également présent dans d'autres métiers plus modernes où l'habileté manuelle tient encore une place prépondérante, comme ceux de tôliers, de chaudronniers, etc. Actuellement, les compagnons ne constituent qu'une poignée de travailleurs dont l'aura demeure sans commune mesure avec leur nombre.

L'émergence d'une nouvelle formation professionnelle

Si, comme nous le verrons plus loin, la formation professionnelle d'une partie des travailleurs continue de se réaliser sur le tas, selon un modèle qui doit beaucoup à celui du compagnonnage, une toute nouvelle conception de la formation du travailleur d'élite émerge dans la seconde moitié du 19^{ème} siècle. Former des *auxiliaires intelligents* pour l'industrie, tel sera alors le rôle de

l'enseignement technique qui prend son essor à cette période³⁹.

Dans le cadre de cours du soir, l'école technique propose à des ouvriers en activité, une formation théorique basée sur les mathématiques, les sciences, la technologie et le dessin industriel. De tous ces contenus, le seul qui soit véritablement opérationnel est le dessin qui permet au contremaître ou au chef d'équipe de lire les consignes d'exécution du travail, exprimées dans des plans. Ces consignes sont pensées, décidées et traduites en plans par le bureau des méthodes, composé d'ingénieurs et de dessinateurs industriels. Grâce à leur maîtrise du langage du dessin, le technicien et l'ouvrier technicien formés par l'enseignement industriel peuvent servir d'intermédiaires entre la conception et l'exécution et transmettre les consignes aux ouvriers non-qualifiés.

Les cours mathématiques et scientifiques, quant à eux, ont surtout une fonction idéologique et visent à introduire le travailleur qualifié dans l'univers de la raison scientifique et ainsi, à le faire participer à l'idéologie du progrès. Le machinisme est basé sur le postulat que grâce à la compréhension rationnelle des lois de la nature (et de celles de l'économie), il est possible de transformer le monde matériel (et la société). En expliquant ces lois aux ouvriers et en quelque sorte en les « initiant » scientifiquement, on leur permet d'entrer de plain-pied et d'être acteurs à part entière dans les mutations historiques en cours.

Sur le plan de la formation théorique, la rupture est totale par rapport à l'apprentissage compagnonnique. Ce dernier s'appuie sur une théorisation de pratiques et un empirisme raisonné. Le Trait, tout aussi empirique, est basé sur des procédés efficaces et peu formalisés, spécifiques à chaque métier. L'idéologie de la Belle ouvrage, la production artisanale au service de l'élévation spirituelle grâce à l'intelligence de la main, n'ont plus rien à voir avec la production en série de matériaux et d'objets « artificiels », à l'aide de

machines « monstrueuses ». Le compagnon accompli, habile dans chacune des phases de la réalisation et ayant la maîtrise de tout le processus de production est remplacé par l'ouvrier, conducteur de sa machine et façonnant des pièces qui seront assemblées ailleurs, par d'autres.

Quelques caractéristiques de l'enseignement technique présentent sans doute encore une analogie avec la formation de l'apprenti compagnon. Ainsi, la fréquentation assidue et prolongée des cours du soir à l'école industrielle forme l'ouvrier technicien, comme l'Aspirant, à l'endurance et à l'effort, à l'humilité et à la modestie, tout en lui apportant la fierté d'avoir tenu bon et d'avoir franchi un à un les obstacles de ces longues études.

À l'aube du 20^e siècle, l'enseignement technique et professionnel de jour entame son développement, à côté de l'enseignement industriel du soir. Ce nouvel enseignement du jour comprend deux volets, l'un théorique, l'autre pratique. La formation théorique est semblable à celle donnée aux cours du soir. Quant à la formation pratique, se déroulant à l'intérieur des murs de l'école, elle ne peut plus se faire selon les méthodes de l'apprentissage sur le tas et donne lieu à une création pédagogique : l'atelier scolaire où s'enseigne l'exercice du métier. Comme nous le verrons plus loin, ce volet pratique apparaît moins en rupture avec la tradition compagnonnique que son versant théorique.

Autre analogie avec l'univers des compagnons, le métier appris à l'école technique est exclusivement masculin et la formation professionnelle y est donc entièrement réservée aux garçons. Quand bien même les filles travaillent, elles aussi, massivement dans les usines, l'école professionnelle destinée aux (futurs) ouvrières leur apprend avant tout à être de bonnes ménagères et de bonnes mères, seuls rôles considérés comme compatibles avec leur « nature »⁴⁰. Il n'est jamais question de préparer les filles à devenir des ouvrières d'élite, des techniciennes de première ligne et encore moins des ingénieures. Pas plus que dans le compagnonnage, la formation profes-

³⁹ Le développement de ce nouveau modèle éducatif est présenté dans D. Grootaers et F. Tilman, *Histoire de l'enseignement technique et professionnel en Belgique (1860-1960)*, EVO, 1994. Une présentation plus courte dans D. Grootaers, L'émergence des différents types d'institutions scolaires à but professionnel, in D. Grootaers (dir.), *Histoire de l'enseignement en Belgique*, CRISP, 1998, p. 372-408.

⁴⁰ Sur la formation professionnelle des filles, voir D. Grootaers et F. Tilman, op. cit. et D. Grootaers, Les modèles éducatifs de l'enseignement technique et professionnel féminin, in D. Grootaers, *Histoire...*, op. cit., p. 421-442.

sionnelle systématique n'est prévue pour elles à l'école technique.

Les traces du compagnonnage aujourd'hui

Nous ne nous tournerons pas vers les membres actuels des Devoirs en nombre quasi-confidentiel, pour rechercher les traces de la culture compagnonnique aujourd'hui. Nous nous pencherons plutôt sur différents lieux courants de production et de formation professionnelle.

Des traces dans le système de production

Métiers d'aujourd'hui de culture compagnonnique

De nos jours, certaines organisations professionnelles fonctionnent encore sur des principes du compagnonnage : haute qualification, épreuves d'initiation prouvant la valeur des Aspirants, faible hiérarchie (seulement quelques niveaux), cooptation (sélection et engagement par les pairs), autonomie et indépendance dans le travail, monde fermé et organisé selon des règles propres, langage codé et rituels, haute exigence morale, conception du travail comme réalisation d'une œuvre, etc. Nous songeons, par exemple, à l'université ou aux compagnies des guides de montagne⁴¹. L'organisation du travail de la haute cuisine révèle, elle aussi un métier héritier direct de la tradition compagnonnique⁴².

La formation sur le tas dans les usines

Au sein des entreprises industrielles, au 19^e et au début du 20^e siècle, la formation sur le tas est encore dominante : elle reprend à son compte des pratiques du compagnonnage, tout en les transformant. Roger Cornu parle de l'apprentissage-production pour désigner la forme prise par la

transmission dans le cadre de la formation sur le tas en usine⁴³.

L'apprentissage-production compte trois étapes dans l'acquisition de la maîtrise professionnelle, qui rappellent celles de l'apprentissage compagnonnique.

Tout d'abord, l'apprenti est cantonné à des tâches subalternes, des basses besognes, tous ces travaux périphériques à l'activité de production elle-même (balayage, entretien des outils, approvisionnement et manutention, préparation des matériaux, etc.), qui sont requis mais non directement liés à la réalisation des pièces, considérée comme seule noble.

Durant cette période qui peut être longue, l'apprenti, au service de tous, circule dans les divers ateliers. A ce moment et à ce moment-là seulement, il peut se construire une vision complète du processus de production. Plus tard, il sera rivé à un poste de travail. A l'occasion de ses multiples contacts avec les différents postes, il peut découvrir les étapes du procès de production, acquérir le vocabulaire servant à nommer les divers outils et à désigner les différentes tâches. Il expérimente et intériorise également la discipline générale qui règne dans l'entreprise. Enfin, soumis à rude épreuve par les anciens, il se forge une personnalité bien trempée.

Durant la seconde étape de sa formation sur le tas, l'apprenti est associé à de petits travaux élémentaires et partiels, relevant d'un même poste de travail. À ce stade, il participe directement à la production mais est maintenu dans des activités simples, ne demandant pas encore de grandes habiletés, ni une connaissance approfondie des matériaux ou de procédures complexes.

A la troisième et dernière étape, toujours dans le cadre du poste de travail auquel il est attaché, l'apprenti est initié aux moments-clés et aux manipulations décisives, celles qui ne peuvent être rattrapées et dont le succès détermine la réussite de la production elle-même.

⁴¹ Ces dernières pratiquent également le tour de rôle.

⁴² Dans cet esprit, *Le répertoire de la cuisine*, de T. Gringoire et L. Saunier, Flammarion, 1986, est une sorte de « bâton de Jacob » pour la profession. En effet, cet ouvrage de taille modeste, recense 7.000 recettes. Celles-ci sont réduites à deux ou trois lignes, mentionnant seulement les actions requises, exprimées de manière lapidaire par un verbe et les ingrédients principaux. Ce recueil n'a d'utilité que pour les professionnels qui connaissent le sens des verbes et savent réaliser les actions qu'ils nomment. C'est en quelque sorte un aide-mémoire et une source d'inspiration qui supposent la maîtrise du métier.

⁴³ R. Cornu, *Éducation, savoir et production*, Ed. de l'Université de Bruxelles, 2001, chapitre 1.

Analogies et différences avec le compagnonnage

Tout comme le compagnonnage, l'apprentissage-production vise autant la formation aux rapports sociaux en vigueur dans l'entreprise que la formation aux savoir-faire professionnels. Par l'immersion totale et de longue durée dans laquelle l'apprenti est plongé, il intériorise les cadres sociaux où prend place le savoir technique.

Dans la formation sur le tas en usine, comme dans les sociétés de compagnons, le « bleu » est soumis à des rites de passage, souvent humiliants.

Cependant, la division technique du travail propre à l'industrialisation (mécanisation, nouvelles énergies, chaînes de production) ainsi que le rapport social lié au salariat (patron propriétaire louant la force de travail des prolétaires) nous conduisent à distinguer radicalement l'apprentissage-production de l'apprentissage compagnonnique.

Le métier dont il est question dans les usines n'a plus rien avoir avec le métier comme on l'entendait au Moyen Âge : l'activité artisanale cède la place au travail industriel.

Même si le savoir-faire manuel reste important en usine, ne fut-ce que pour utiliser les machines à bon escient, le travailleur même qualifié ne maîtrise plus qu'une étape du processus de production. Ses tâches dépendent en majeure partie de la machine et de l'organisation du travail pensée par d'autres que lui.

Une autre mutation importante concerne le contre-pouvoir dont dispose le travailleur. Les Confréries s'efforcent de garder le contrôle du marché du travail. Ce contrôle est possible parce que les compagnons sont des ouvriers d'élite incontournables pour certains travaux, qu'ils sont peu nombreux et très solidaires entre eux. Il n'en est pas de même dans l'industrie. Le prolétariat de masse constitue une armée de réserve. Le patron peut remplacer indifféremment un ouvrier par un autre. Il devient ainsi le maître incontesté du jeu.

Le contre-pouvoir des compagnons tient aussi au fait que la formation professionnelle est entièrement sous le contrôle des pairs. L'enseignement, donné en atelier le soir (à la Mère), constitue

cette zone de liberté où l'ancien peut transmettre la totalité du métier sans que l'employeur puisse décider ce que son ouvrier doit apprendre ou non, en fonction de ses propres intérêts.

La réticence des patrons de l'industrie à former des ouvriers pleinement qualifiés peut s'expliquer par différents facteurs. Éviter d'instruire les ouvriers ouvre aux patrons la possibilité de payer moins des ouvriers moins qualifiés, de rendre les travailleurs plus facilement substituables, d'empêcher que des ouvriers formés aillent ensuite rejoindre les entreprises concurrentes.

Le contre-pouvoir des compagnons provient enfin des opportunités offertes par leur mobilité spatiale, notamment par leur Tour de France. Ils peuvent profiter des compétences multiples découvertes en cours de route. Ils peuvent aussi décider d'aller chercher du travail dans une autre ville, avec de réelles chances d'en trouver. Les compagnons ne sont donc pas rivés à leurs chantiers, ni à leurs employeurs et a fortiori, pas non plus à leur poste de travail, ni à leur habitation à proximité de l'usine, comme c'est le cas pour les ouvriers d'industrie.

Selon Daniel Bertaux⁴⁴, un enjeu important de la politique « sociale » du patronat au 19^{ème} siècle est de « fixer le prolétariat ». Ce prolétariat est constitué non seulement d'immigrés venus des campagnes appauvries, mais aussi d'ouvriers-artisans qualifiés dont l'industrialisation naissante a le plus grand besoin. Ces derniers, conscients de leur rareté, peuvent dès lors décider de quitter sur-le-champ un patron trop exploiteur.

Un instrument patronal important utilisé pour la stabilisation des travailleurs consiste en une politique du logement ouvrier (les corons, par exemple) attachant l'ouvrier à son usine. A cela s'ajoutent diverses initiatives de « social-paternalisme » (salaires « familiaux », magasins d'usine, caisses de retraite, encadrement moral par la religion, cours ménagers pour les ouvrières, ...). Cette

⁴⁴ D. Bertaux, *Destins personnels et structure de classe*, PUF, 1977.

politique sociale conduit à créer la famille restreinte, impérativement solidaire pour que ses membres puissent subsister.

Indirectement, l'interdépendance économique familiale, associée au salariat, favorise l'hérédité sociale du métier : de père en fils, on est embauché dans la même usine comme mineur ou ouvrier sidérurgiste, etc. Ainsi se sont créées des lignées ouvrières et un attachement à l'usine locale. La fixation sociale du prolétariat se situe donc aux antipodes de la condition compagnonnique.

A leur tour, les ouvriers d'usine vont construire, progressivement, une nouvelle forme de contre-pouvoir, grâce à l'action syndicale. Celle-ci repose sur de tout autres principes que la solidarité compagnonnique (voir plus haut). Le contre-pouvoir syndical et son relais politique mettront du temps avant de réussir à atténuer, puis à infléchir la toute puissance patronale.

La pratique du Secret compagnonnique trouve son prolongement dans l'apprentissage-production, mais sous une forme atténuée : le savoir clandestin. Les moments-clés du processus de production, les tours de main et les savoirs qui y sont associés, les subtilités pour pouvoir manipuler efficacement les machines, contourner leurs défauts et gérer leurs « caprices », tout ce « savoir y faire » est souterrain et protégé par les ouvriers qualifiés, tant pour assurer leur statut au sein du collectif du travail que pour se rendre indispensables à l'égard des patrons. Ce savoir clandestin, gardé jalousement et réservé aux seuls pairs, renvoie au volet technique du Secret compagnonnique évoqué plus haut.

Par l'observation systématique de l'activité de travail des ouvriers, le taylorisme cherche, entre autres, à découvrir les caractéristiques cachées du savoir-faire des travailleurs en vue de le généraliser (souvent en le découpant et en le parcellisant). Ce faisant, l'organisation scientifique du travail inventée par Taylor dépossède le collectif ouvrier de son capital professionnel propre. Selon les travailleurs, le patron se sert de l'O.S.T. pour leur « voler » leur métier, les rendant ainsi plus vulnérables, parce plus facilement remplaçables.

Des traces dans la formation professionnelle

Sur le plan de la formation professionnelle, nous retrouvons les traces du modèle de l'apprentissage compagnonnique, dans la formation en alternance, dans la formation des classes moyenne et dans la formation pratique de l'enseignement technique et professionnel. Ces trois types de dispositifs apparaissent comme des héritiers partiels du modèle ancien.

La formation en alternance

Si, sur le terrain, la formation en alternance prend aujourd'hui des formes assez diversifiées⁴⁵, celles-ci incluent toutes le principe d'une formation sur le lieu même de l'entreprise. Dans la forme idéale de l'alternance, la première place dans la formation est attribuée à l'activité de production en entreprise, donnant ainsi l'occasion à l'apprenti d'y acquérir un maximum de savoir-faire et de connaissance des procédures du travail. Cet apprentissage sur le terrain est prolongé par un volet de formation complémentaire, se déroulant dans un centre extérieur à l'entreprise. L'apprenti y acquiert les notions théoriques et les habiletés dont il a besoin pour exercer le métier et qu'il ne peut apprendre sur le lieu du travail productif. Ce partage des tâches entre l'entreprise et le centre de formation peut prendre différentes formes.

Nous pouvons distinguer⁴⁶

- l'alternance-fusion, dans laquelle un seul et même organisme assure les deux volets de la formation au moyen d'une activité productive qui est à réaliser matériellement, tout en servant aussi de support à la formation systématique (classes-entreprise, classes coopératives, fermes-écoles, projets divers) ;
- l'alternance-juxtaposition dans laquelle le temps des apprentis est partagé entre un lieu de travail productif et un lieu de formation systématique.

⁴⁵ Sur les formes instituées de l'alternance en Communauté française de Belgique, voir P. Doray et C. Maroy, *La construction sociale des relations entre éducation et économie. Le cas des formations en alternance en Wallonie et au Québec*, De Boeck, 2001.

⁴⁶ Repris à F. Tilman et E. Delvaux, *Manuel de la formation en alternance*, Chronique sociale/EVO, 2000.

matique, sans qu'il y ait des liens prévus entre les objectifs d'apprentissage poursuivis de chaque côté ;

- l'alternance-complémentarité qui répartit à l'avance les objectifs d'apprentissage, prévus par le référentiel, entre le lieu de production et le lieu de formation ;
- l'alternance-articulation dans laquelle le lieu de production et le lieu de formation concourent ensemble à l'acquisition des objectifs prévus par le référentiel, sans répartition à l'avance ni spécialisation des objectifs d'apprentissage entre les deux lieux.

Il existe encore une autre forme institutionnelle d'alternance, en réalité la plus importante par le nombre de jeunes concernés. Il s'agit de celle qui consiste à envoyer des élèves des écoles technique et professionnelle en stage en entreprise, afin d'y appliquer, entraîner et perfectionner leur acquis scolaires, en situation professionnelle réelle. Le stage en entreprise peut représenter un temps important du programme des dernières années du cursus scolaire (plusieurs semaines, voire plusieurs mois). S'agit-il toujours d'alternance ? En tout cas, il y a ici un renversement de la démarche par rapport à l'apprentissage compagnonnique. Dans ce dernier, l'essentiel de la formation est acquis sur le chantier et est parachevé dans une formation à la Mère, complétant les acquis sur le terrain. Dans la formule des stages, l'essentiel de la formation professionnelle se déroule à l'école, dans les cours généraux et dans les cours pratiques, et l'entreprise ne constitue qu'un lieu d'application et surtout, un moyen de socialisation au travail (pratiques collectives de production, rythme de travail, culture du travail, etc.). La socialisation au travail destinée à des élèves qui, durant de longues années, ont été enfermés à l'école et coupés de la « vraie vie », voilà sans doute l'apport principal des stages à la formation professionnelle.

Bien que l'alternance-articulation soit souvent présentée comme la seule « vraie alternance », l'apprentissage compagnonnique qui lui sert de modèle d'un point de vue pédagogique, relève-lui plutôt de l'alternance-complémentarité. Le chantier, en effet, n'est pas en mesure d'assurer les apprentissages qui retardent la production ou perturbent l'organisation du travail. En outre, certaines procédures complexes échappent à l'apprenti : elles ne peuvent être décelées par simple observation car elles sont issues d'un schéma de questionnement implicite dans la tête du tuteur. Ce schéma doit donc être explicité au cours d'une démarche d'enseignement spécifique.

Si le mode d'organisation de la formation en alternance est dans la continuité de l'apprentissage compagnonnique et si les contenus des apprentissages réalisés sur le lieu de travail sont du même ordre, mutatis mutandis, que ceux acquis sur le chantier dans le modèle ancien, par contre le contenu de la formation théorique de l'alternance est en rupture avec ce modèle. En effet, dans les dispositifs d'alternance, l'enseignement théorique s'inscrit dans la continuité de l'enseignement technique et professionnel de plein exercice : elle porte sur l'initiation aux sciences et aux technologies. Cet enseignement relève du savoir standardisé et universel, et de la raison scientifique. Il s'oppose au savoir spécifique et pragmatique et à l'empirisme raisonné caractérisant le modèle compagnonnique.

Une rupture s'opère également sur le plan social. Le Devoir auquel appartient l'aspirant-compagnon est une association extérieure au lieu de travail. Les formateurs sont les compagnons, qui se considèrent indépendants et libres vis-à-vis de tout chantier et à l'égard de tout employeur, même s'ils peuvent travailler longtemps pour le même patron. L'apprenti de la formation en alternance expérimente, quant à lui, le premier stade du statut de salarié. Il fait partie d'emblée de l'entreprise qui l'occupe. Il est intégré à l'organisation collective du travail en son sein, comme un membre à part entière.

La rupture réside encore dans l'activité de production elle-même : les caractéristiques du travail en usine ne rappellent en rien le travail artisanal.

Inclus dans le mode de production industriel, le dispositif de formation en alternance en partage également les valeurs. Nous l'avons vu, celles-ci n'appartiennent pas à la culture du travail des compagnons. L'apprenti industriel va adopter les valeurs de l'ouvrier de masse et chercher à s'intégrer à son monde et à sa culture. La spiritualité d'inspiration chrétienne et la mystique de la Belle ouvrage, inscrites au cœur du compagnonnage, sont remplacées ici par l'humanisme laïque et la mystique du Progrès. La culture du salariat remplace la culture de l'artisanat.

L'apprentissage des classes moyennes

L'apprentissage des classes moyennes peut être assimilé à une sorte d'alternance. Il présente cependant des spécificités qui le distinguent des autres dispositifs d'alternance. En effet, l'apprentissage des classes moyenne se déroule dans des petites, voire de très petites entreprises. Dans un grand nombre de cas, l'apprenti est le fils (ou parfois la fille) de l'employeur. Ce dernier est lui-même un patron-artisan. À cause de ce caractère artisanal, la formation professionnelle des classes moyennes devrait donc logiquement ressembler à l'apprentissage compagnonique.

Et en effet, tout comme dans le modèle ancien, l'essentiel de la formation professionnelle s'acquiert sur le lieu même de la production (si du moins, l'apprenti n'est pas purement et simplement utilisé comme petite-main et comme main d'œuvre à bon marché, et maintenu le plus longtemps possible dans ce statut, sans que lui soit assuré un réel apprentissage).

Les cours complémentaires donnés au centre de formation (généralement 1 jour par semaine) semblent eux aussi rappeler l'apprentissage compagnonique. Pourtant, ils sont en rupture avec le type de savoir transmis par les compagnons⁴⁷. Tout comme le volet théorique de la formation en alternance, les cours donnés au centre se rattachent à la rationalité moderne. Ils constituent un bagage relevant du savoir formel et de la culture générale et non, de la théorisation de pratiques en rapport avec la réalisation des ouvrages du métier. Ils ne portent donc pas sur des connaissances indispensables à la réalisation d'œuvres complexes. Lorsque des notions éclairant la pratique

y sont enseignées, celles-ci sont issues de la science appliquée et de la technologie plutôt que de l'empirisme raisonné. Cette source moderne du savoir théorique rapproche les cours donnés aux apprentis des classes moyennes de l'enseignement technique et professionnel, même si les contenus enseignés ont trait ici, de près ou de loin, à l'artisanat.

La formation théorique donnée aux apprentis des classes moyennes comprend aussi la reprise des bases de l'écriture et du calcul, qui sont présentées comme utilitaires mais sont pourtant enseignées de manière décontextualisée. Les efforts faits par les formateurs pour les illustrer se limitent à des applications artificielles. Les formateurs des cours généraux donnés dans les centres pour apprentis sont généralement issus des écoles normales. Ils s'adressent à des groupes d'apprentis appartenant à diverses professions. Ils peuvent donc difficilement adapter leur enseignement pour le rendre vraiment fonctionnel par rapport aux situations de travail concrètes rencontrées par chacun des apprentis.

Les cours complémentaires donnés au centre comprennent encore une part de formation « citoyenne ». Celle-ci vise l'intégration globale dans la société et non, comme chez les compagnons, l'intériorisation d'une morale professionnelle et la création d'une culture du métier. Comme dans l'enseignement technique et professionnel, cette part de formation humaine et sociale a été ajoutée assez récemment au programme.

Enfin, la formation systématique donnée aux apprentis des classes moyennes contient une dimension économique, juridique et administrative, visant à préparer l'apprenti à devenir un indépendant et à créer sa propre entreprise. Cette dimension est inconnue dans l'apprentissage compagnonique. Le programme de l'enseignement technique et professionnel comprend aussi, depuis l'origine, des cours d'économie politique et sociale, dans le but de préparer l'ouvrier d'élite à comprendre sa place dans l'organisation sociale de l'entreprise moderne.

Sur le plan culturel, l'apprentissage des classes moyennes prépare l'apprenti à devenir un petit patron. On n'y retrouve ni la dimension communautaire du compagnonnage, ni la conscience

⁴⁷ Voir le programme sur www.ifapmeportail.be.

de classe des ouvriers d'industrie et des salariés en général.

Sur le plan des valeurs, l'artisanat contemporain est devenu fonctionnel et profane et se trouve à mille lieues de la spiritualité du travail du compagnonnage. Dans l'identité professionnelle de l'artisan d'aujourd'hui, nous retrouvons souvent, malgré tout, le goût et la fierté du travail bien fait, héritage de l'amour de la Belle ouvrage de l'époque des compagnons. Si l'ouvrier artisanal ne considère plus aujourd'hui que sa mission est d'ouvrir sur le monde divin par la beauté et l'intention élevée mises dans son ouvrage, il a cependant conservé la conviction que sa fabrication est une partie de lui-même et qu'en réalisant un produit de la meilleure qualité possible, il contribue au bonheur de son client. Expression de soi et service aux autres, telles sont les sources où l'apprenti des classes moyennes puise sa fierté, en prolongement des valeurs compagnonniques.

La pédagogie de l'apprentissage dans l'atelier scolaire

Bien que l'enseignement technique et professionnel institue une rupture radicale avec l'apprentissage compagnonnique, nous pouvons néanmoins retrouver des traces du modèle ancien dans la pédagogie en vigueur dans ses ateliers.

A l'origine, l'école technique n'enseigne que la seule formation théorique, donnée en cours du soir. La formation pratique, quant à elle, continue à se dérouler à travers l'activité de travail en entreprise, selon le modèle de l'apprentissage-production dont il a été question ci-dessus. Alors que le soir, après le chantier, l'apprentissage compagnonnique assure l'entraînement aux tours de main difficiles et la transmission d'une pratique théorisée, les cours de l'enseignement industriel, également donnés le soir après le travail, ne comportent ni entraînement, ni conseils pratiques mais vise à introduire l'ouvrier au monde du savoir formel et de la raison scientifique. Lors de la création des écoles techniques de jour, au début du 20^e siècle, le volet théorique de l'enseignement se voit complété par un volet pratique d'apprentissage du métier, en atelier scolaire⁴⁸. Ce volet pratique occupe entre la moi-

tié et les deux tiers du temps scolaire de l'enseignement technique et professionnel de jour.

L'enseignement en atelier scolaire s'inspire du modèle de l'apprentissage-production, mais sans y parvenir vraiment. En effet, l'atelier scolaire s'adresse à un grand nombre d'élèves et les pièces réalisées ne s'intègrent pas dans une véritable activité de production. Le travail réalisé à l'atelier de l'école technique et professionnelle est un travail artificiel dont la finalité est la didactique et non, la production.

Le modèle didactique de l'atelier scolaire emprunte malgré tout certains éléments culturels à l'apprentissage-production et à l'apprentissage compagnonnique. Citons notamment la discipline individuelle acquise, durant les premières années, grâce à l'exercice de tâches longues et répétitives ; les exigences omniprésentes d'ordre et de soin ; la progression dans l'apprentissage, qui va du simple au complexe. Bien que parcellisée, cette progression s'inscrit dans une conception intégrée du métier. Par ailleurs, le professeur de pratique est lui-même un ancien travailleur, ce dont il tire sa légitimité et son autorité. Étant de la partie, il sait de quoi il parle. Les relations fermes et affectueuses qu'il cherche à établir avec ses élèves sont, elles aussi, proches de l'attitude d'autorité paternelle du compagnon à l'égard de son pupille.

Tout se passe comme si la formation pratique donnée au sein de l'école technique et professionnelle combine, d'une part, une certaine continuité culturelle avec l'apprentissage compagnonnique et son amour du travail bien fait et, d'autre part, la préparation du futur ouvrier à la division du travail et à une identité de « soldat » de l'industrie, au service du progrès technique et économique. L'introduction des cours de « méthode de travail » et l'importance accordée au dessin industriel à travers tous les cours servent de pont entre une formation pratique à l'atelier scolaire fortement teintée de valeurs empruntées à l'artisan et les normes rigoureuses, objectives et rationnelles associées à l'identité de l'ouvrier industriel, qui sont le cœur de l'enseignement technique masculin. On est donc devant un paradoxe : l'enseignement technique se définit comme une formation professionnelle encore attachée à la notion de métier, tout en préparant à l'occupation de postes dans le cadre d'une orga-

⁴⁸ Voir Grootaers D, Tilman F., Un projet novateur..., op. cit.

nisation scientifique du travail qui nie la notion même de métier.

Trois modèles de formation professionnelle pour trois sociétés de travail

En guise de conclusion, tentons de construire l'idéal-type des sociétés du travail de l'époque du compagnonnage, de l'époque de l'industrialisation et de l'époque actuelle.

Les communautés de travailleurs, l'artisanat, l'apprentissage

Avant la révolution industrielle, les ateliers artisanaux et les grands chantiers sont organisés en communautés de travailleurs. Grâce à l'apprentissage, les compagnonnages, caractérisés par une faible hiérarchie, produisent des travailleurs d'élite. Ceux-ci ont une maîtrise complète de leur travail, ce qui leur garantit une grande autonomie. Les métiers sont étanches et les travailleurs de chaque communauté développent un puissant esprit de corps, reposant notamment sur un savoir-faire spécifique. La mobilité spatiale augmente encore leur savoir-faire et leur indépendance. Bien qu'illettrés, les compagnons possèdent des habiletés et des connaissances professionnelles étendues qui leur permettent de réaliser des ouvrages de qualité et à chaque fois uniques. L'unité reconnue à chacune de ces communautés provient de l'intelligence complète d'un métier dont chaque compagnonnage est dépositaire à part entière. Une vision spirituelle de la profession (partir du visible pour conduire à l'invisible) en constitue l'idéologie intégratrice.

L'apprentissage est le mode de formation requis par l'organisation du travail de type artisanal. Les traits du modèle compagnonnique sont en partie partagés par le modèle corporatif.

Les classes sociales, le travail industriel, l'école technique et professionnelle

Le système industriel de production est marqué par une forte hiérarchisation et une forte division du travail. Les qualifications sont partielles et spécialisées. Il n'est plus question de conduire tous les travailleurs à la maîtrise de l'ensemble du métier. Les postes de travail et les positions dans l'organisation de l'entreprise industrielle

sont clairement définis et distincts. Chaque travailleur est attaché à son poste de manière fixe. Si la notion de métier reste utilisée, dans ce contexte où chaque catégorie de travailleurs ne développe qu'un savoir-faire limité à son poste, c'est grâce d'abord au principe de l'universalité qui s'impose alors et donne l'unité à ce système. L'universalité est liée aussi à la notion de classe qui conduit à établir une identité et une solidarité entre tous les travailleurs, du fait de leur position dominée dans la division du travail et de leur appartenance commune au salariat. C'est grâce ensuite au principe de la rationalité qui se diffuse et sert de principe organisateur à toute la production, depuis la conception des machines jusqu'à l'organisation scientifique du travail et à la législation sociale. La rationalité est issue de la science et de la technologie. Enfin, universalité et rationalité mènent ensemble au principe du progrès qui constitue, en dernière instance, l'idéologie intégratrice mobilisant le monde de la production et servant également d'idéal pour la société dans son ensemble.

L'enseignement technique et professionnel est le canal de la formation au savoir-faire, au savoir formel et aux nouveaux codes culturels requis par l'organisation du travail de type industriel.

Les équipes de travailleurs réflexifs, le travail flexible, la formation tout au long de la vie

Aujourd'hui, se dessine un autre modèle de production, celui de l'organisation en réseau et en unités segmentées. Dans ce modèle comme dans celui du système industriel, existe une hiérarchisation forte. A la différence du modèle précédent, l'étanchéité entre les niveaux est grande (peu de mobilité ascendante interne). Il y a une modularisation, une autonomisation et un relatif cloisonnement des diverses unités de travail au sein de l'entreprise. L'accent est mis sur le projet et les objectifs de chaque entité de production, sur le travail d'équipe et la collaboration entre collègues. Changement et flexibilité sont deux maîtres-mots. Ces derniers sont imposés de l'extérieur, sous la pression de la concurrence sur le marché et de l'exigence des clients. La culture n'est plus conçue comme universelle et rationnelle, à travers la science et la technologie, mais plutôt comme spécifique à chaque département, voire à chaque équipe. L'unité idéologique est recherchée par le mot d'ordre de la qualité totale

et par l'exigence de l'appartenance sans réserve à l'entreprise et à ses buts.

Le système de formation basé sur l'acquisition et la validation des compétences par chaque individu, lui apprenant à être souple, à résoudre des problèmes nouveaux et à coopérer avec ses collègues, est celui qui prépare à l'organisation du travail en réseau et en unités segmentées.

Par définition, la compétence concerne toujours un contexte donné. Néanmoins, dans la formation actuelle, l'accent est mis d'abord sur les compétences « transversales » (apprendre à apprendre) et sur les compétences de « savoir-être » (la socialisation), afin de favoriser la flexibilité et l'adaptabilité de chacun. Après une formation initiale préparant l'individu à ces compétences de base, la formation tout au long de la vie prend le relais pour lui faire acquérir les nouvelles compétences exigées par les transformations perpétuelles des contextes de production qu'il rencontre au cours de son existence. La formation tout au long de la vie devient le symbole de la flexibilité et du changement permanent érigés en normes par les employeurs (et les formateurs)⁴⁹.

Résumons cela dans le tableau suivant.

⁴⁹ Sur l'usage des compétences dans l'entreprise et à l'école, voir F. Tilman et D. Grootaers, *Les chemins de la pédagogie. Guide des idées sur la formation, l'enseignement et l'apprentissage*, Chronique Sociale/Couleur Livres, 2006, l'encadré, p. 138-147.

Modèles de formation pour trois sociétés de travail

	Mode de production artisanal	Mode de production industriel	Mode de production postindustriel
Société de travailleurs	Communautés de travailleurs Faible hiérarchie Élite	Classe sociale Forte hiérarchie Masse	Groupe d'appartenance par unité de production Forte hiérarchisation Équipe
Organisation du travail	Maîtrise du processus de production	Forte division du travail Division entre concepteurs et exécutant	Objectifs spécifiques à l'unité de production Ignorance du processus de production
Liens entre les métiers	Totale autonomie Étanchéité Esprit de corps (basé sur des caractéristiques spécifiques du métier)	Postes de travail et ateliers rigides reliés par un processus de production externe Conscience de classe	Unités de production autonomes Forte étanchéité entre les unités de production
Type de savoir	Pratique théorisée Empirisme raisonné Secret	Savoir-faire lié au poste de travail Procédures formelles et expérientielles Culture professionnelle universelle scient	Compétences fonctionnelles Savoir-être
Idéologie intégratrice	La Belle ouvrage Vision spirituelle	Fonctionnalité Rationalité Progrès	Qualité totale Réflexivité Autonomie
Mode de formation	Apprentissage	École technique et professionnelle	Formation tout au long de la vie de compétences fonctionnelles et transversales

Ouvrages cités

- Barret P., Gurgand J.N., *Ils voyageaient la France. Vie et traditions des Compagnons du Tour de France au 19^e siècle*, Paris, Hachette, 1980.
- Bayard J.P., *Le compagnonnage en France*, Paris, Payot, 1977 (1^{ère} édition).
- Bertaux B., *Destins personnels et structure de classe*, Paris, PUF, 1977.
- Blanc A. et R., *Les symboles de l'art roman*, Éditions du Rocher, 1998.
- Coornaert E., *Les compagnonnages en France, du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Les Éditions ouvrières, 1966.
- Cornu R., *Éducation, savoir et production*, Bruxelles, Ed. de l'Université de Bruxelles, 2001.
- Davy M.M., *Initiation à la symbolique romane*, Paris, Flammarion, 1977.
- De Castéra B., *Le compagnonnage*, Paris, PUF, 1988 (1^{ère} édition).
- Decharneux B., Nefontaine L., *La Franc-maçonnerie. En pleine lumière, à contre-jour*, Bruxelles, Labor, 2001.
- Deforge Y., *Le graphisme technique. Son histoire et son enseignement*, Seyssel, Champ Vallon, 1981.
- Doray P., Maroy C., *La construction sociale des relations entre éducation et économie. Le cas des formations en alternance en Wallonie et au Québec*, Bruxelles, De Boeck, 2001.
- Ecco U., *Le pendule de Foucault*, Paris, Grasset 1990.
- Gimpel J., *Les Bâisseurs des Cathédrales*, Paris, Seuil, 1958.
- Gringoire T., Saunier L., *Le répertoire de la cuisine*, Paris, Flammarion, 1986.
- Grootaers D. (dir.), *Histoire de l'enseignement en Belgique*, Bruxelles, CRISP, 1998.
- Grootaers D., Tilman F., *Histoire de l'enseignement technique et professionnel en Belgique (1860-1960)*, Bruxelles, EVO, 1994.
- Grootaers D., Tilman F., Un projet novateur dans le courant du catholicisme social. L'École des arts et métiers à Pierrard, in *La croix et la bannière. Les catholiques en Luxembourg de Rerum Novarum à Vatican II*, Bastogne, Musée en Piconrue, 2005, p. 187-200.
- Guédez A., *Compagnonnage et apprentissage*, Paris, PUF, 1994.
- Hautin C., Billier D., *Être compagnon*, Paris, PUF, 2000.
- Jacq C., *Le message des constructeurs de cathédrales*, Éditions du Rocher, 1980.
- Martin Saint-Léon E., *Histoire des corporations et des métiers, depuis l'origine jusqu'à leur suppression en 1791*, Librairie Felix Alcan, 1922 (3^e édition).
- Martin Saint-Léon E., *Le Compagnonnage, son histoire, ses coutumes, ses règlements et ses rites*, Paris, Armand Colin, 1977 (1^{ère} éd. 1901).

Le compagnonnage et l'apprentissage

Ménard O., *Le compagnonnage et la police de Nantes (1732-1768)*, publiées par le Centre d'Histoire du Droit de l'Université Rennes I,
www.chd.univ-rennes1.fr/Sources/MenardCompagnonnageNantes.htm.

Neuville J., *Naissance et croissance du syndicalisme. Tome 1 : l'origine des premiers syndicats*, Bruxelles, Vie ouvrière, 1979.

Peyramaure M., *Le printemps des pierres*, Paris, Livre de poche, 1983.

Perdiguiet A., *Mémoire d'un Compagnon*, Paris, Union générale d'édition/Plon/10-18, 1964.

Tilman F., Delvaux E., *Manuel de la formation en alternance*, Lyon/Bruxelles, Chronique Sociale/EVO, 2000.

Tilman F., Grootaers D., *Les chemins de la pédagogie. Guide des idées sur la formation, l'enseignement et l'apprentissage*, Lyon/Bruxelles, Chronique Sociale/Couleur Livres, 2006.

Verdier Ph., La participation populaire à la création et à la jouissance de l'œuvre d'art, in Boglioni B. (dir.), *La culture populaire au Moyen Âge*, Montréal, L'aurore, 1979, p. 61-80.

Veyne P., *Les Grecs ont-ils cru en leurs mythes ?*, Paris, Seuil, 1983.

Vincenot H., *Le pape des escargots*, Paris, Denoël, 1978.

Vincenot H., *Les étoiles de Compostelle*, Paris, Denoël, 1982.